



OPALE

## Hervé Guibert

Après l'hommage qu'elle lui a rendu dans « Mes mauvaises pensées », Nina Bouraoui, Prix Renaudot 2005, évoque l'écrivain, qui aurait eu 50 ans cette année. Page 2.

## Hélène Cixous

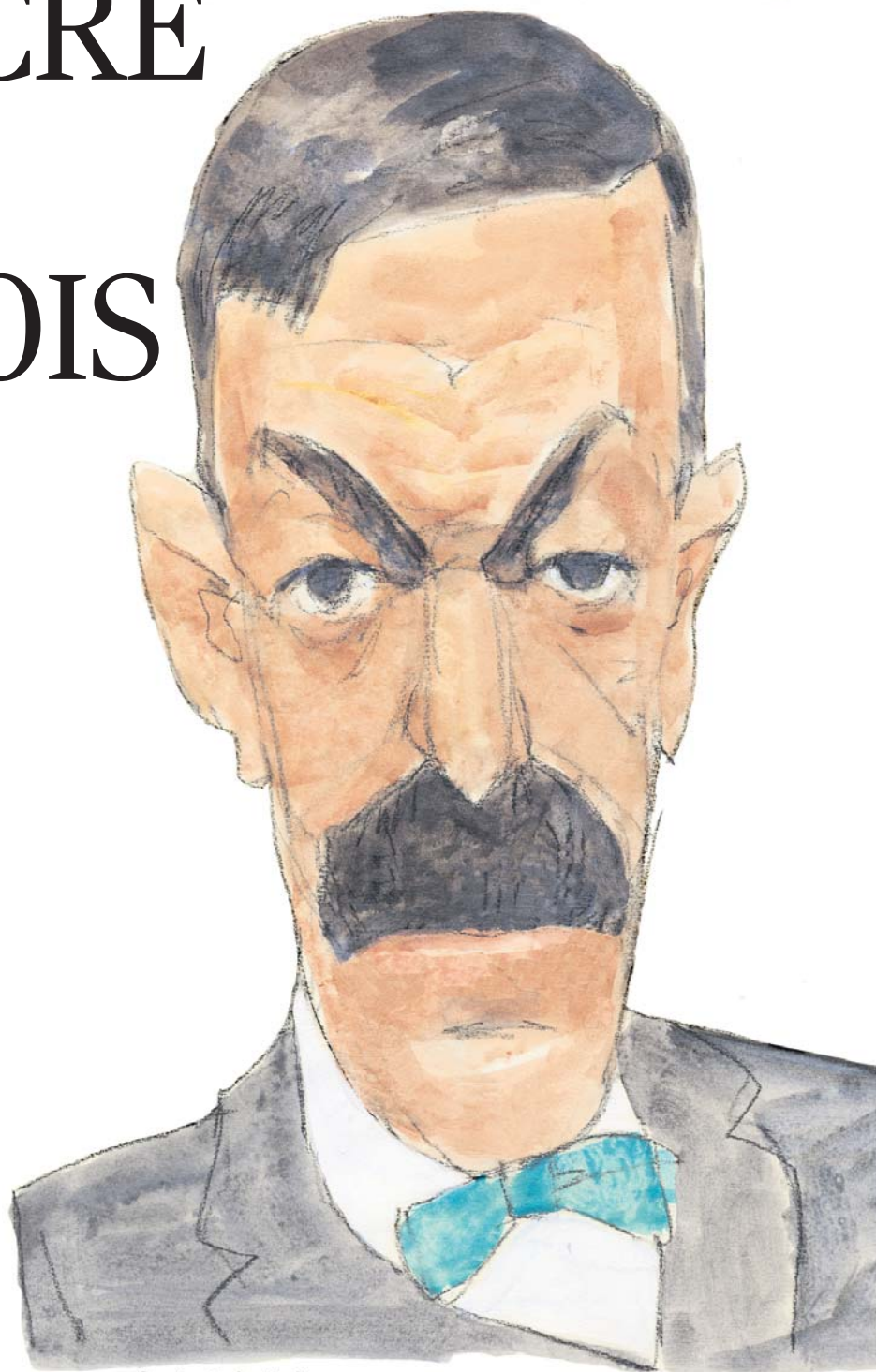
Rencontre avec l'écrivain et dramaturge à l'occasion de la publication de « L'Amour même dans la boîte aux lettres », le récit d'une passion clandestine. Page 12.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 16 décembre 2005

## RAMUZ LE SACRE D'UN VAUDOIS



François Weyergans, Prix Goncourt 2005, explique pourquoi il faut absolument découvrir cet écrivain suisse, dont les vingt-deux romans sont désormais réunis dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade ». Littératures. Page 3.

## Le siècle des Lumières

Des salons des Parisiennes au rêve libertin du marquis de Sade en passant par l'héritage de Spinoza et les paradoxes de Rousseau, les historiens réinvestissent le XVIII<sup>e</sup> siècle. Dossier. Pages 6 et 7.

## Picasso et Dali

A travers les correspondances des deux peintres espagnols transparait la folie créative de deux « révolutionnaires » de l'art du XX<sup>e</sup> siècle. Essais. Page 8.

## Fantômas

La collection « Bouquins » réédite les douze derniers volumes de la saga mythique de Pierre Souvestre et Marcel Allain. Livres de poche. Page 5.

**PRIX DU PREMIER ROMAN**

Hédi Kaddour  
**Waltenberg**  
roman  
Gallimard

© Catherine Heller / Gallimard



Contributions

**Jacques Body**  
Auteur de *Jean Giraudoux* (Gallimard), il a obtenu le prix de la critique de l'Académie française en 2005.

**Jean-Marie Goulemot**  
Professeur émérite à l'université de Tours et auteur de nombreux ouvrages, il est spécialiste de l'histoire des idées et des pratiques culturelles du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Pierre Vidal-Naquet**  
Historien, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, il est l'auteur de nombreux ouvrages en particulier sur la Grèce antique et l'Algérie.

**François Weyergans**  
Écrivain et cinéaste, il a obtenu le prix Goncourt 2005 pour *Trois jours chez ma mère* (Grasset).

Précisions

**Dans la note** sur *Les Fleurs du mal*, de Baudelaire (« Le Monde des livres » du 9 décembre), nous avons omis de mentionner que ce livre est édité par Diane de Selliers. **La photo** illustrant les notes « Photographie » (« Le Monde des livres » du 9 décembre) est tirée du livre *Jo'Burg*, de Guy Tillim. **Le livre** de Lionel Richard sur les Arts premiers paru aux éditions du Chêne coûte 59,90 €, et non 90 € comme il a été indiqué par erreur.

Un message de vie et d'amour à Hervé Guibert, mort du sida en 1991 et qui aurait eu 50 ans cette année

# Juste un baiser

## Nina Bouraoui

Écrire est une forme de résistance à soi, au monde, à l'immensité du monde, aux autres, au silence des autres. Hervé Guibert le savait. Avec lui, la lecture devient une seconde forme de résistance, une guerre à deux. Nous avons si peur. Nous avons si peur d'oublier Hervé Guibert. Nous avons si peur de cet effacement. Ce serait comme oublier l'amour, la vie, les corps, l'écriture, et pire encore, ce serait comme un refus, un refus à tout : Guibert est ce Tout, un Tout qui va, notamment, de *Mauve le vierge* (Gallimard, 1988) aux *Gangsters* (éd. de Minuit, 1988), du *Paradis* (Gallimard, 1993) à *La Mort propagande* (éd. Régine Deforges, 1977), de *L'Image fantôme* (éd. de Minuit, 1981) à *L'Homme blessé* (éd. de Minuit, 1983 ; porté au cinéma par Patrice Chéreau), un Tout qui nous contient et nous définit.

Hervé Guibert n'a jamais cessé de nous regarder, de nous photographier. Il écrit la vie, les vies, il écrit nos vies ; le temps de son écriture est un temps moderne, un temps immédiat qui nous enveloppe. Nous marchons avec lui et nous marcherons toujours ensemble. Nous sommes devenus ses frères siamois ; les livres-miroirs forment une succession de petits tableaux vivants. Et nous nous mêlons à sa famille ; il s'agit d'une filiation et peut-être même d'une union ; avec lui, avec eux, nous nous épousons. Nous sont les suivants : Suzanne et Louise, ses tantes et ses sujets amoureux, comme nues, ou plutôt dénudées par le jeune garçon qui les met en scène, « en » chair et « en » cheveux, « en » peau « en » yeux ouverts puis fermés ; Jules ou T., les Parents, C. et les Enfants, Musil, le Poète, le docteur Chandi et les Autres.

Le temps d'Hervé Guibert est un temps fixe ou fixé, il n'y a ni avant, ni après, il se tient au centre d'une ligne, comme un centre de gravité vers lequel on se dirige ; on ne se cogne pas à Hervé Guibert, on

l'embrasse. Et nous regardons par lui, et avec lui, Vincent (*Fou de Vincent*, éd. de Minuit, 1989) danser sur *Kiss*, de Prince ; *a kiss, just a kiss*, juste un baiser sur le front de l'ange blond qui nous dit : La photographie est une pratique amoureuse.

Et c'est cela aussi qui arrive dans les livres d'Hervé Guibert : le mot-image ou l'image écrite ; toute la vie, ses mouvements, ses événements, sont restitués et certainement modifiés en aveugle, sans que l'on s'en aperçoive : Nous courons vers cette vérité, nous courons vers lui, dans son temps qui lui sera compté. Il écrit la Colère et l'Amour, la Sexualité et la Mort, la Littérature, la Peinture et le Cinéma, il écrit nos forces et nos limites, nous formons alors un seul corps, le corps du livre et le corps de cette parole confiée et qui me semble sacrée, lire Hervé Guibert est aussi une pratique amoureuse, c'est prendre ses yeux, et regarder la place du Châtelet, les rues de La Rochelle, les rochers de l'île d'Elbe, les jardins de la villa Médicis, c'est entrer dans la nuit, dans les nuits, il y a une transmission de l'auteur vers son lecteur, un don, ou un tour de magie : Hervé Guibert est vivant, il faut ouvrir les portes de cette Maison d'Amour, son *Mausolée des Amants* (journal posthume 1976-1991, Gallimard, 2001), il faut visiter les amours, il faut remonter vers l'enfance, il faut entendre la voix qui raconte, il faut regarder la main qui écrit, il faut fixer l'œil qui prend les scènes, les livres d'Hervé Guibert sont aussi les livres d'un écrivain en train d'écrire ; ce sont des livres sur la force, des livres de et pour la chair, comme *Les Chiens* (éd. de Minuit, 1982), sa plaquette qu'il appelait pornographique. Il y a de la chair ici, une chair rouge et luisante, une chair magnifique, une chair entre les mains de chaque lecteur et de chaque auteur, Hervé Guibert se cache sous les textes, comme un écrivain farceur.

Ce qui donne les larmes, c'est la puissance de son écriture, la puissance de ses nuits, la puissance de sa somme, de son travail, de sa vie, de cette vie, de toute une vie, qui entre dans les nôtres avec ces

mots : « *Je crois que ce sont d'autres choses que des objectifs qui font les "bonnes photos", des choses immatérielles, de l'ordre de l'amour, ou de l'âme, des forces qui passent là et qui s'inscrivent, funestes, comme le texte qui se fait malgré soi, dicté par une voix supérieure...* » (*Suzanne et Louise – Roman-Photo*, réédition, Gallimard).

*Hervé Guibert est un écrivain de la mémoire, de sa mémoire, de notre mémoire. Nous le serrons contre nous, tout contre nous, il est le père et l'enfant, il est l'écrivain et notre lecteur, celui qui nous dit.*

Hervé Guibert ne vient pas de la mort. Hervé Guibert vient de la vie, de la vie des corps, des corps amis ou anonymes, des corps amants, des corps qui s'enroulent, se mêlent et se font la guerre. Ce sont les corps des garçons mais aussi le corps de tous les garçons. Il y a une invasion chez Guibert. Il ne s'agit pas d'un monde mais du monde entier, il ne s'agit pas d'une histoire mais de toutes les histoires, il ne s'agit pas de sa seule écriture mais aussi de l'écriture de Babel, de Foucault, de Thomas Bernhard. Personne n'a jamais restitué le monde de cette façon. Personne n'a embrassé de cette façon. Personne ne s'est souvenu non plus de cette façon. Hervé Guibert est un écrivain de la mémoire, de sa mémoire, de notre mémoire. Nous le serrons, contre nous, tout contre nous, il est le père et l'enfant, il est l'écrivain et notre lecteur, celui qui nous sait, celui qui nous dit. Il ne faudra jamais oublier que, d'une certaine façon, il s'est mis en danger pour nous. Quand il écrit sur sa maladie (*A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, 1990 ; *Le Protocole*

compassionnel, 1991 Gallimard ; *Cytomégalo virus*, Seuil, 1992), Hervé Guibert écrit, avant tout, sur le désir, et le désir d'écrire. Et nous désirons avec lui. Hervé Guibert est un incendie. Le feu est là, vaste, grandiose, c'est un feu de joie, sur la peau, sur sa peau, un feu de l'intérieur, c'est une implosion. Hervé Guibert est un écrivain sexuel, un écrivain qui est en vie et dans la vie, dans la force et dans la force de vivre : « *C'est quand j'écris que je suis le plus vivant. Les mots sont beaux, les mots sont justes, les mots sont victorieux, n'en déplaise à David, qui a été scandalisé par le slogan publicitaire : "La première victoire des mots sur le sida." En m'endormant je repense à ce que j'ai écrit pendant la journée, certaines phrases reviennent et m'apparaissent incomplètes, une description pourrait être encore plus vraie, plus précise, plus économe, il y manque tel mot, j'hésite à me relever pour l'ajouter, j'ai quand même du mal à descendre du lit, à chercher dans le noir à tâtons la lampe de poche à travers la moustiquaire, ramper sur le côté au bord du matelas comme me l'a enseigné le masseur, et laisser tomber doucement mes jambes, jusqu'à ce que mes pieds rencontrent la pierre nue, allumer une bougie, chercher la bonne page dans le manuscrit, perfectionner par un ajout ou une biffure la phrase en question. Sinon, retrouverai-je demain le mot qui manquait ? Non.* » (*Le Protocole compassionnel*, Gallimard).

Hervé Guibert est né le 14 décembre 1955. Il s'est éteint le 27 décembre 1991. Il aurait eu 50 ans cette année. ■

Nina Bouraoui est écrivain. Auteur de neuf romans, elle a obtenu le prix Renaudot 2005 pour « Mes mauvaises pensées » (Stock).

**Proposer un texte pour la page « forum »** par courriel : [mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr)  
**par la poste :**  
Le Monde des livres,  
80, boulevard Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

## La « passion Giraudoux » et le culte de l'érudition

Les *Cahiers Jean Giraudoux*, publication annuelle fondée par l'Association des amis de l'écrivain en 1971, sont coédités par Grasset. Le deuxième volume des *Lettres à Suzanne* vient de paraître. Le chantre du couple était-il fait pour le mariage ? A coup sûr, Suzanne ne fut pas l'épouse qui lui convenait. Elle se plaignit bruyamment de ses infidélités, mais elle joua aussi un grand rôle dans la désagrégation du ménage.

Elle était mariée à un officier quand Giraudoux devint son amant. C'était en 1913, il avait 31 ans, elle 32. Le mari demanda réparation par les armes. Le duel fut évité, mais sans doute au prix d'engagements qui le liaient à vie, et cette passion d'éternel jeune homme fut, pour finir, sa croix. Que n'a-t-il divorcé ? « *J'écrirais un livre*, disait-il, *rien qu'avec mes lettres de rupture à Suzanne.* »

Ces lettres-là, Suzanne ne les

a pas conservées. Et par pitié, piété, pudeur, crainte du scandale et pour ne peiner ni sa mère ni son fils, Giraudoux aura vécu de plus en plus loin d'elle, mais sans rompre absolument. « *Comment des êtres qui s'aiment peuvent-ils se faire autant de mal !* »

Tout autre la passion souriante que Giraudoux, de son temps comme par-delà la mort, a le privilège d'éveiller chez ses admirateurs (Gide, Proust, Rilke, Jouve, Aragon, Beucler, Blanchot..., plus près de nous Chris Marker, Paul Guimard, Jacqueline de Romilly ou Florence Delay). De même chez ses fidèles, grâce auxquels les *Cahiers Jean Giraudoux* (*CJG*, annuels) continuent de prospérer après un tiers de siècle.

Le texte des *Lettres à Suzanne* est établi et annoté par Brett Dawson, qui joint à cette « passion Giraudoux » le culte de l'érudition. Il avait déjà édité la Correspondance avec Louis Jouve (*CJG* 9, hélas ! épuisé) et une bonne part des Correspondances littéraires (*CJG* 23), et il ne se lasse pas d'apporter de nouvelles précisions.

Moins travaillées que les *Lettres à Lilita*, ces *Lettres à Suzanne* sont abondantes et conjugales jusqu'en 1921, date de leur mariage, mais ensuite banalement familiales, et la cohabitation entraîne de grands trous dans la correspondance, qui ne reprend que si l'un part sans l'autre, en cure ou en voyage.

Quand le couple se défait, mis à part quelques pathéti-

ques « billets inclassables », les trous s'agrandissent jusqu'à occuper tout l'espace. Guy Teissier, l'âme de ces *Cahiers* depuis vingt ans, les comble au mieux. Il indique les occupations et les fréquentations de l'un et l'autre époux, il recompose un versant de leur agenda – dont l'avers porterait non seulement l'œuvre du romancier, dramaturge, essayiste, scénariste et ses prises de position pour une politique de santé, pour le sport, pour les droits de la femme, pour le théâtre service public, mais aussi le rôle national et international du brillant écrivain-diplomate.

En témoignent son rayonnement en Amérique, son engagement contre Hitler (« Messages du Continental », *CJG* 16) et ses interventions en faveur des exilés allemands qu'on veut encore trop souvent méconnaître. Tout comme sa longue croisade de la Ligue urbaine, pour la défense de l'environnement, la protection des espèces, du paysage et du patrimoine, et pour un habitat social doté « *des mêmes éléments d'agrément et de beauté que les quartiers dits autrefois de luxe* » (*CJG* 22). A méditer aujourd'hui ! ■

JACQUES BODY

*Cahiers Jean Giraudoux*, « Lettres à Suzanne » t. I (1913-1915), n° 31, Grasset 2003 ; t. II (1915-1943), n° 32, 464 p., 23 €. Texte établi et annoté par Brett Dawson. Introductions de Guy Teissier.

LETTRÉ DE RIO DE JANEIRO

## Sant'Anna, maître des lettres brésiliennes, inconnu en France

AU MOMENT où s'achève l'année du Brésil, un écrivain mériterait de ne pas être laissé dans l'oubli, au risque pour les Français d'avoir un panorama restreint des lettres brésiliennes contemporaines : il s'agit du carioca Sergio Sant'Anna, né en 1941 et curieusement encore inédit en France. Son influence est sensible chez des auteurs brésiliens traduits récemment, comme Chico Buarque avec son best-seller *Budapest* (Gallimard) et Luiz Ruffato, auteur de *Tant et tant de chevaux* (Métaillé), lequel ne cache pas son admiration : « *C'est toujours à Sant'Anna que je pense quand j'écris, c'est mon interlocuteur intérieur. Il est le plus important prosateur brésilien en activité.* »

Depuis 1969, année de parution de son premier livre, *O Sobrevivente* (*Le Survivant*), Sant'Anna a publié une quinzaine de titres qui mènent les lecteurs au cœur de la complexe réalité urbaine brésilienne. Parfois, ses livres peuvent être prémonitoires, comme *Tragedia Brasileira*, écrit dans les années 1980 et qui vient d'être réédité. Sorti au moment où les scandales liés à la corruption pèsent sur le gouvernement Lula, ce roman-théâtre, qui est son livre préféré, est aujourd'hui perçu, à la grande surprise de l'auteur, comme très actuel dans le contexte du pays.

Sous la forme d'un spectacle imaginaire, *Tragedia* met en scène une jeune fille vierge qui meurt renversée par une voiture,

en 1962. Or le même conducteur cause un accident identique vingt ans après (donc après « les années de plomb » de la dictature militaire) et tombe amoureux de la fille, qui meurt dans ses bras sur la route Belem-Brasilia.

Des essais, des contes et des monologues sont incorporés au déroulement du récit, où les difficultés imposées de manière très dure par le monde extérieur contrastent avec les enjeux personnels des protagonistes. Enfin, le théâtre et les arts plastiques sont, là comme ailleurs, des détonateurs pour l'inspiration de Sant'Anna.

La façon dépourvue de complaisance dont il fait face aux dilemmes de la réalité brésilienne ainsi qu'aux parts sombres et violentes des hommes attire naturellement l'attention de jeunes artistes.

Ainsi du réalisateur Beto Brant, qui a porté à l'écran, cette année, son roman *Un crime délicat*. Dans une intrigue qui renvoie au roman noir, un critique de théâtre se voit piégé par une belle femme qui boîte, la situation l'obligeant bientôt à se défendre de manière subtile contre l'accusation de viol. Brant étant l'un des plus importants réalisateurs du mouvement connu comme celui de la renaissance du cinéma brésilien dans les dernières années, son film, qui sortira en salles en 2006, est très attendu.

Sant'Anna contribue, observe Luiz Ruffato, « *à la mise en ques-*

*tion de l'impasse où nous sommes submergés* » (« nous » les Brésiliens, mais qui sait, dans le cadre de la mondialisation, « nous » les Français, les Anglais ou les Allemands ?). Parmi ses titres les plus importants, on trouve *Le Concert de João Gilberto à Rio*, *Mademoiselle Simpson* (porté lui aussi à l'écran sous le titre *Bossa Nova*), *Brève Histoire de l'esprit*, *Le Monstre* et *Vôo da madrugada* (« Vol du petit matin »), recueil de contes et de nouvelles qui a reçu, en 2004, deux des plus importants prix brésiliens.

Ses recherches sur le langage ne sont pas des jeux artificiels, mais des voies nécessaires pour exprimer son inquiétude. Au final, son œuvre sans concessions fait de Sant'Anna un auteur incontournable, source d'inspiration et référence importante pour la toute nouvelle et effervescente scène littéraire brésilienne. ■

RACHEL BERTOL



# J'aime Ramuz

A 14 ans, François Weyergans lisait et admirait l'écrivain suisse. Le Prix Goncourt 2005 est resté fidèle à cet auteur dont les vingt-deux romans sont désormais réunis dans La Pléiade

**A**vant d'être publié dans la collection de La Pléiade, Ramuz faisait partie d'un cercle plus restreint et plus chic que celui des auteurs « pléiadisés » : les écrivains dont le visage est reproduit sur un billet de banque. L'euro en a fait disparaître une flopée, Blaise Pascal par exemple. Ramuz résista sur un billet de deux cents francs suisses dont, même fauché, je n'ai jamais voulu me séparer, par fidélité à un auteur que je lisais à 14 ans pour me distinguer de mes camarades de classe qui, eux, lisaient jusqu'au bout les romans de A. J. Cronin ou de Pearl Buck. Heureuse époque où toute une classe lisait des romans sans que les professeurs aient besoin d'intervenir !

## ROMANS I et II de C.F. Ramuz.

Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de Doris Jakubec, 1 752 p. et 1 794 p., 50 € chacun jusqu'au 31 janvier 2006, 60 € ensuite.

Ce billet de banque – je ne sais plus où je l'ai mis – pourra me servir de marque-page dans un des deux volumes de La Pléiade où sont réunis les vingt-deux romans publiés par Charles Ferdinand Ramuz et où on apprend que ses deux prénoms sont ceux de ses deux frères morts en bas âge avant sa naissance, ce qui n'est pas un cadeau que ses parents lui firent. L'un des deux, on ne nous dit pas si

c'est Charles ou Ferdinand, mourut à 3 ans tandis que Louise Ramuz était enceinte de six mois du futur Charles Ferdinand.

Cette histoire de billet de banque n'est pas anodine : elle signale que la Suisse revendique Ramuz. Faut-il montrer son passeport quand on est un créateur ? Un écrivain appartient-il à autre chose que la langue dont il se sert ou qu'il sert ? Milan Kundera en arrive à devoir rappeler, dans *Le Rideau*, que le Tchèque Kafka écrivait en allemand. Claudel avait déjà réglé la question en affirmant que Ramuz écrivait en mérovingien. Quant à Ramuz lui-même, il se demandait ce qu'aurait écrit Eschyle s'il était né, comme lui, en 1878 dans le pays de Vaud...

Je me souviens du lecteur de 14 ans que je fus : je ne m'occupais pas de savoir si Ramuz était né en Suisse, le pays pour moi du chocolat blanc. Mon père possédait tous les livres de Ramuz, la plupart étaient dédiés, j'aimais les titres, *Jean-Luc persécuté* (je plaçais ce Jean-Luc, plus tard je parlerais de Ramuz avec Godard), j'admirais l'écriture, la calligraphie, le « e » final dans le mot « *hommage* » (quel beau substantif), l'encre, je regrettais que Ramuz soit mort, je lui aurais écrit pour lui demander de m'offrir le même porte-plume que lui. Je recopiais certaines de ses phrases dans mes rédactions et mon professeur les soulignait en rouge, avec, dans la marge, un point d'exclamation après le mot « *barbarisme* ». Comme j'avais lu une interview d'Orson Welles

déclarant : « *L'avenir est aux barbares* », je trouvais ça très bien et je continuais d'écrire « *comme quand* ».

Un demi-siècle a passé. Voilà Ramuz dans La Pléiade et voilà que, ayant moi-même écrit après avoir appris à écrire en le lisant (pas que lui, bien sûr), j'essaie d'écrire sur lui. Je suis en train de faire le genre d'article que je réprovoque : « *Ramuz et moi* ». Mon premier film, en 1966, je l'ai tourné en adaptant son premier roman, *Aline*, ce fut Godard qui m'en donna l'idée, il y avait pensé pour lui-même, il aurait sans doute adapté *Aline* en le transposant dans une ville, Aix-en-Provence peut-être. J'ai tourné dans un village près de Reims, pour montrer que l'univers de Ramuz n'appartenait pas au canton de Vaud, contrairement à ce qu'insinuaient encore en 2005 un de ses éditeurs – on lit, en effet, dans la réédition de *Vie de Samuel Belet* (Gallimard, « L'Imaginaire »), la phrase désopilante que voici : « *Sa langue, savamment naïve, se veut accordée au rythme du terroir vaudois*... ») Le rôle du médecin fut interprété par Pierre Klossowski, le rôle du Voyageur, inspiré par un autre texte de Ramuz que je retrouve avec émotion

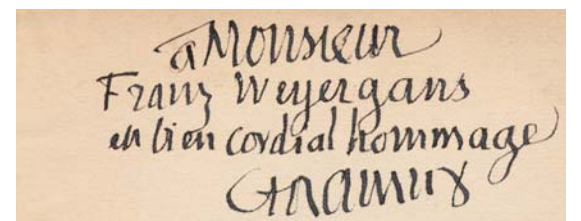


Charles Ferdinand Ramuz (ci-dessus en 1936) avait dédié plusieurs livres au père de François Weyergans, qui se souvient : « J'admirais l'écriture, la calligraphie, le "e" final dans le mot "hommage"... »

G.RAUD/BCU (LAUSANNE)/PAYOT LIBRAIRE

dans La Pléiade (il était introuvable à l'époque). *Adieu à beaucoup de personnages*, fut interprété par Louis-René des Forêts. Ce film, coproduit par les quatre télévisions francophones, fut diffusé au Québec, en Suisse, en Belgique, mais l'ORTF refusa de le montrer en France sous prétexte qu'il se termine par un infanticide et un suicide. L'univers de Ramuz n'est pas fait de vigneron paisibles et de troupeaux de vaches.

S'il y a un malentendu, c'est quand même la faute de Ramuz. Il en a fait beaucoup, dans le genre aujourd'hui désuet des histoires de villageois. Là où il reste indélébile, c'est quand il



s'autorise à être un peu timbré, fêlé, aluminé, quand il invente la fin d'un monde, quand il évoque la résurrection des corps sur terre, quand il traduit du russe qu'il ne parlait pas, avec l'aide de son ami Strawinsky, le texte de *Renard*, une histoire burlesque chantée et jouée : « *Et on vous lui cass'ra les os, on vous lui plant'ra le couteau* » (ce n'est pas dans La Pléiade, c'est dans la partition éditée par J. & W. Chester Ltd, Londres).

Dans *Questions* (un essai qui n'est donc pas repris dans les deux Pléiades consacrées aux romans), Ramuz commence comme ça : « *Il m'est arrivé, hélas ! d'écrire des livres, mais ce n'est pas mon métier. Mon éducation a été chez les peintres* ». Il a mieux parlé de Cézanne que Rilke. Et on retrouve du Cézanne dans ses meilleures pages. Ramuz est un prosateur dont je ne conseille pas de lire beaucoup de pages d'affilée. Il a inventé avant les lois actuelles la lecture à consommer avec modération. Ce sont les polars qu'il faut lire d'affilée, sous peine de perdre le fil. La prose de Ramuz se regarde, comme quand, au-dessus de Vevey (revenons en Suisse), on regarde le lac Léman.

La meilleure lectrice que je connaisse, interrogée par moi, me répond par SMS : « *De ma lecture récente de deux romans et demi de Ramuz, il n'y a pas grand-chose de positif à tirer. C'est à mes yeux un écrivain vieillot dont les livres semblent dater de cent ans avant par exemple Emily Brontë. Ne parlons pas de Faulkner !* » Je suis consterné. J'aime Ramuz. Je continuerai de le lire, même en cachette. ■

FRANÇOIS WEYERGANS

## Des deux côtés du Jura

**D**e ce côté-ci du Jura, ce n'est pas seulement en raison de son identité vaudoise que Charles Ferdinand Ramuz est mal perçu, et pour tout dire négligé. Le désintérêt et la condescendance tiennent davantage à la nature des conceptions littéraire et stylistique de l'auteur de *Derborence*. Même si l'étiquette « régionaliste » se révèle étroite et paresseuse, elle reste infamante. Mais le malentendu ne date pas d'hier. Dans l'introduction de sa remarquable édition des romans de Ramuz dans La Pléiade, Doris Jakubec rappelle que le critique Paul Souday parlait déjà, en 1925 dans *Le Temps*, du « bluff Ramuz ». L'année suivante, Henry Poulaille, grâce à qui Grasset est devenu l'éditeur français de Ramuz (à côté de Henry-Louis Mermod en

Suisse), publie un *Pour ou contre C. F. Ramuz*. Paul Claudel sera l'un des premiers à rendre hommage à une œuvre qu'il rapporte à la nature où elle naît, dans « *l'imbroglia montagnard, ce recueil d'événements pétrifiés* ». Céline aussi le voyait comme un des grands novateurs de la langue littéraire. En 1949, il prophétisait que Ramuz serait l'un des rares écrivains encore lus en l'an 2000. Avec lui-même, bien sûr !

Au milieu des années 1920, Ramuz est déjà l'auteur d'une œuvre importante. « *Je dois devenir écrivain* », notait-il dans son *Journal* le 7 avril 1897. Il n'avait pas encore 19 ans. Après un long séjour à Paris, de 1902 à 1914, il est revenu en Suisse, où il résidera désormais, près de

Lausanne, jusqu'à sa mort en mai 1947. En 1905 paraissait son premier roman, *Aline*. Ce « devenir » écrivain est à entendre comme mouvement et tension, et non comme installation. Sa manière va d'ailleurs évoluer. L'ébranlement du conflit mondial est lisible, par exemple dans *La Guerre dans le Haut-Pays* (1915). En même temps, Ramuz, admirateur de Péguy, approfondit sa réflexion. Des essais comme *Raison d'être* et *Adieu à beaucoup de personnages* (1914) en témoignent. Cette pensée à la fois esthétique et éthique trouvera sa plus belle expression dans *Besoin de grandeur* en 1937.

L'histoire éditoriale des œuvres de Ramuz manifeste, elle aussi, la séparation qui existe entre la France et

la Suisse. Au début des années 1940, l'écrivain travaille à l'édition de ses *Œuvres complètes* chez Mermod (en Suisse). A cette occasion, il relira et corrigera, souvent d'une manière considérable, tous ses livres. Aujourd'hui, à côté de La Pléiade qui reprend les romans, l'éditeur genevois Slatkine lance une nouvelle édition critique, en une trentaine de volumes, des *Œuvres complètes* sous la direction de Daniel Maggetti et Laura Saggiatoro. Elle s'achèvera en 2012. Les trois premiers, qui contiennent l'important *Journal* de Ramuz, viennent de paraître (1). ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) 514, 608 et 610 p., 65 francs suisses et 46 € chaque volume.

## Quelques cadeaux de Noël insolites, pour amateurs et curieux

**C**ontrairement aux clichés répandus par les adeptes d'une vie littéraire formatée, il existe des lecteurs aimant les chemins de traverse. Et des éditeurs, petits ou grands, soucieux encore de leur proposer des textes. Mais la pression du marché, le suivisme des médias, donnent à ces livres de moins en moins de visibilité. Alors, comme le prédisait un grand éditeur dont la voix manque aujourd'hui, Jérôme Lindon, « *un jour, ils ne pourront plus être publiés* ». Voici donc quelques cadeaux, peu onéreux, à faire à des amateurs aventureux.

Aucune indication biographique ne figure sur le très singulier et bref premier roman d'Emmanuel Catalan, *Prolégomènes à une révolution immédiate*. Quand on apprend qu'il est un jeune homme de 25 ans, on reste sans voix. Ce garçon a déjà englouti une énorme bibliothèque, et est devenu assez familier de Bataille, Artaud, Rimbaud, Lautréamont, Claudel, Debord et quelques autres, pour en faire ses complices dans une déambulation brillante à travers la vie et l'écriture : « *Je m'écris le roman que*

*j'écoute et je vis dedans. C'est tout, c'est simple.* »

Pas si simple. Mais lorsqu'on pense que « *le rêve demande à être parlé. Joué* », on peut faire un texte lumineux et illuminé, arborescent « *allusif, crypté, théologique stratégique* » et même se payer le luxe de conclure : « *La preuve est excellente, le résultat mauvais car finalement personne n'y a rien compris. Ils se sont sentis agressés mais sans savoir pourquoi.* » Agressés, certains le seront peut-être. D'autres impressionnés. D'autres encore enchantés.

Bernard Fillaire avait, lui, 20 ans seulement, voilà tout juste trente ans, en 1975. Il était lui aussi nourri de Rimbaud, Lautréamont, Jarry, Sade... fou de littérature en somme. Il écrivait. Il envoya donc le manuscrit de son premier roman, *La Réalité cassée*, à plusieurs éditeurs, dont Maurice Nadeau, alors chez Denoël.

Celui-ci lui répondit immédiatement, enthousiaste. Il demanda à le voir et publia un extrait dans sa revue, *Les Lettres nouvelles*. Puis il lui conseilla de retravailler son texte. Le roman n'a jamais été publié. Depuis, Bernard

Fillaire a écrit treize livres, plutôt des essais. En retrouvant, fin 2004, son ancien manuscrit, il a eu envie d'envoyer à son tour une *Lettre à Maurice Nadeau*, toujours éditeur. Une lettre en forme de déclaration d'amour à la littérature. Une lettre sans rancune.

### PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Peut-être pas sans nostalgie. Avec humour. Avec colère aussi. Une lettre qui devient souvenir – « *Il y a un certain nombre de choses dont j'aurais dû vous parler (...). J'ignorais combien, dans le milieu littéraire, compte la représentation de soi-même. Je pensais que ma littérature parlait pour moi.* » Qui ne tourne pas à la confession, mais, de manière fragmentaire, à l'autobiographie : « *Difficile d'être fou lorsque sa mère a monopolisé la folie.* » Cette mère, qu'évoque avec délicatesse Fillaire, n'est pas pour rien dans son

renoncement à publier son premier livre.

C'est aussi la figure de la mère qui inspire la méditation d'Allain Glykos, *Faute de parler*. S'il est difficile de se sentir proche de Catalan ou de Fillaire, même en partageant leur folie littéraire, on est en revanche – si l'on est né vers le milieu du siècle dernier – dans sa propre intimité en lisant Glykos. Si ce livre est suscité par la mort de la mère, il n'est en rien une déploration, un ressassement du malheur, mais tout au contraire un retour sur la vie. Avec ses délices, ses délires, ses ratés.

« *Souvent nous revenons sur nos pas, écrit Allain Glykos. Nous avons oublié de faire quelque chose, de dire quelque chose. Nous revenons dans la pièce d'où nous sommes sortis l'instant d'avant. Nous remontons des yeux une lettre que nous venons d'écrire et changeons quelques mots, raturons une phrase.* » C'est ce « *quelque chose* » et une façon si subtile de « *revenir sur ses pas* » qui font toute la séduction de *Faute de parler*.

Enfin, pour ceux qui ont déjà sacrifié à une agréable tradition de fin d'année – offrir des livres d'art – et qui ont

choisi Matisse, un ultime conseil : ajouter à leur paquet cadeau le beau livre de Frédéric Ferney, *Le Dernier Amour de Monsieur M.*. Ce n'est ni une biographie, ni vraiment un roman, mais une sorte de Tombeau d'Henri Matisse sous forme de carnet imaginaire. Une méditation sur la peinture – « *Es-tu un précurseur ou un archéologue ?* » –, sur le temps, sur la création.

**PROLÉGOMÈNES À UNE RÉVOLUTION IMMÉDIATE** d'Emmanuel Catalan. Gallimard, « L'Infini », 110 p., 10,50 €.

**LETTRE À MAURICE NADEAU** de Bernard Fillaire. Ed. Le Cherche Midi, « Amor Fati » 80 p., 9 €.

**FAUTE DE PARLER** d'Allain Glykos. Ed. L'Escampette, 100 p., 13 €.

**LE DERNIER AMOUR DE MONSIEUR M.** de Frédéric Ferney. Ed. Robert Laffont, 230 p., 10 €.



ZOOM



CHRONIQUE D'UN SCANDALE,

de Zoë Heller  
Séduisante quadragénaire, épouse d'un conférencier réputé, mère d'une adolescente et d'un jeune mongolien, Sheba arrive comme professeur de poterie dans une école près de Londres. Quelques mois plus tard, la voici sans ressources, rejetée par sa famille : sa liaison avec un élève de 15 ans est jugée devant les tribunaux et le scandale fait la « une » des journaux. « Une quantité énorme de vice – et de vertu aussi bien – dépend des circonstances », affirme Barbara, la collègue de Sheba qui rédige la chronique des événements. Ce récit à la

première personne prend le lecteur dans les rêts de Barbara, jalouse de Sheba et supportant mal sa propre solitude. La tension psychologique est soutenue par la vivacité des dialogues, dont la narratrice, avec une finesse d'analyse fascinante, interprète jusqu'aux silences. En l'absence de tout idéal et de toute compassion, les relations humaines tournent aux rapports de forces. Avec obstination, Barbara fait de Sheba sa proie, la manipulant et détournant même à son profit l'énergie créatrice de la jeune femme, qui se réfugie dans la sculpture. Finalement, cette chronique sera celle du triomphe de Barbara, dont le crime, inconnu de toute justice, restera impuni. Le deuxième roman – mais le premier traduit en français – d'une talentueuse Anglaise installée aux Etats-Unis et sélectionnée en 2003 pour le Man Booker Award. A. A. Traduit de l'anglais par Pierre Charras. Calmann-Lévy, 312 p., 19,50 €.

LE BRASIER D'UNE VIE, d'Ellen Douglas

Mystère de l'édition : pourquoi l'Américaine Ellen Douglas – auteur de huit romans, de nouvelles et d'essais – que le *New York Times* fait régulièrement figurer parmi les dix meilleurs écrivains actuels, n'avait-elle encore jamais été traduite ? Il aura fallu un colloque sur l'une de ses grandes inspiratrices, Eudora Welty, à Rennes, en 2002, pour que le Mercure de France y remédie et que les Français découvrent « l'autre vieille dame de Jackson, Mississippi ». Touffeur du Sud profond, secrets jalousement gardés, ce *Brasier d'une vie* est un bilan sensible, en forme de journal intime, des désillusions que peut dissimuler la façade trompeuse de ce qu'on nomme réussite. *Fl. N.*

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Rabinovitch, Mercure de France, 272 p., 22,50 €.



RUMEURS DE HAINE,

de Taslima Nasreen  
En butte à l'hostilité des fondamentalistes dans son pays, le Bangladesh, Taslima Nasreen est forcée de vivre en exil, partageant sa vie entre l'Inde et New York. C'est donc du dehors que cette femme pugnace continue d'écrire sa biographie, dénonçant page après page les violences insupportables faites aux femmes. Sans être littéraire, son témoignage est incisif, courageux et parfois plein d'humour. *R. R.* Traduit du bengali par Philippe Benoît, éd. Philippe Rey, 346 p., 23 €.

L'HOMME GREFFÉ, de Sanjay Nigam

C'est de l'Inde qu'il s'agit d'abord dans ce roman exceptionnel, l'Inde vue à partir de New York par la diaspora. Pour les exilés, la cuisine, le cinéma et la politique sont autant de moyens de chérir la patrie. Mais l'action, puissamment construite, dépasse l'évocation du sous-continent en approfondissant d'autres thèmes : les troubles du sommeil, les troubles de l'amour. Et devant l'hôpital où agonise un ministre déchu, « l'homme sous-actif » arpente le trottoir avec une lenteur infinie : une allégorie, une solution. *J. Sn.*

Traduit de l'anglais (Inde) par Alain Porte, Le Cherche Midi, 432 p., 20 €.

UN APPARTEMENT À ATHÈNES, de Glenway Wescott

Dans Athènes occupée par les nazis, un couple de Grecs est contraint de partager son appartement avec un officier allemand. A partir de cette intimité forcée, l'écrivain américain mort en 1987 peint avec subtilité une relation de tension sourde et d'enfermement, qui met en question l'humanité de chacun. Publié avec succès en 1945, *Un appartement à Athènes* fut le dernier roman de Wescott, qui était aussi l'auteur du *Faucon pèlerin*. *F. Dt.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Spiess, Ed. du Rocher, 278 p., 19,90 €.

L'écrivain hongrois Péter Esterházy face aux mensonges de son père et de son pays

# De fureur et de détresse

Nous sommes à la fin de l'année 2000. Le Hongrois Péter Esterházy vient de mettre la dernière main à son *opus magnum*, auquel il a travaillé près de dix ans : *Harmonia Caelestis* (« Le Monde des livres » du 11 janvier 2002), immense fresque en deux parties qui retrace l'histoire de la Hongrie et celle de sa famille, l'une des plus prestigieuses du pays, ruinée par l'arrivée du communisme en 1949.

Aucune amertume dans ce livre, mais un constant jeu de miroirs, où l'auteur appelle chacun de ses ancêtres mâles « mon père ». Il pense pouvoir se reposer (« J'étais tellement heureux »), lorsqu'une découverte trouble

REUV ET CORRIGÉ de Péter Esterházy.

Traduit du hongrois et annoté par Agnès Járffás, Gallimard, 402 p., 26,50 €.

AUX GENS DU LIVRE de Péter Esterházy.

Traduit du hongrois par Agnès Járffás, éd. Exilis, 178 p., 18 €.

dans une écriture régulière qu'il reconnaît aussitôt : l'écriture de son père. « Pétrifié, il semble que ce soit le mot-clé. » C'en est fini de l'harmonie des sphères, le soleil devient noir. La lumineuse figure paternelle, qui avait toujours été pour lui l'incarnation de la résistance, vole en éclats : ce père tant aimé a été, de 1959 (Péter Esterházy avait alors 9 ans) jusqu'à 1979, un vulgaire « indic » au service du régime.

Plusieurs solutions s'offrent alors : ne pas publier *Harmonia Caelestis* ; le publier et faire comme si de rien n'était – ou publier une correction à ce livre à la lumière infernale de ce qu'il vient de découvrir. Il opte pour cette dernière solution : « Je dois me conformer à la réalité. Jusqu'à présent, j'ai dû me conformer



Péter Esterházy, en 2000. OLIVIER ROLLER

aux mots... Pour la première fois de ma vie, j'écris par impuissance. » L'angoisse n'est plus celle de la page blanche, mais la connaissance de ce que l'on va devoir écrire, la page noircie d'avance.

Chaque jour, Esterházy se rend à l'Office national de l'histoire contemporaine, où sont gardés les dossiers et recopie ce que son père, mort deux ans plus tôt, a écrit, les dénonciations, les renseignements, toutes ces preuves de servilité témoignant d'une double vie. Le livre les reprend, imprimées en rouge, tandis que l'encre noire est réservée aux réflexions du fils, qui se glisse dans la peau du père pour mieux la déchirer. Quand des amis lui demandent ce qu'il est écrit, il répond : « Une sorte de roman policier. » Et il ajoute par-devers lui : « Un bien mauvais roman policier. »

S'il y a une chose qu'il n'a pas perdue, en dépit de l'effondrement de son univers, c'est son sens de l'humour, qu'il invoque dans son discours de réception au prix de la Paix qui lui a été décerné en 2004 par les libraires allemands, texte succulent que l'on retrouve, avec d'autres essais déroutants, dans *Aux gens du livre* : « Le sérieux n'est pas ma tasse de thé, je n'y suis pas à l'aise, c'est la

raison pour laquelle je voudrais continuer à rendre sa dignité à la pitrerie européenne. » Ainsi, pour ne pas s'appesantir sur sa douleur, il note au début de *Revu et corrigé* qu'il écrira désormais « l » chaque fois qu'il versera des larmes et « a » chaque fois qu'il s'apitoiera sur son sort.

Car au-delà du sort d'une famille, c'est toute l'histoire de la Hongrie d'après-guerre qui est mise en perspective, un pays qui n'a pas encore osé se confronter avec son passé de collaboration et qui laisse à des écrivains le soin de remuer le passé. L'articulation avec *Harmonia Caelestis* s'impose : « Montrer que l'Histoire a vraiment tout bouffé. » Certes, ce que son père a écrit est souvent sans grande portée politique, mais un rapport, si « minable » soit-il, reste un acte de soumission à un régime qui exécutait chaque semaine des opposants. Esterházy dresse d'ailleurs la liste de ces disparus pour mieux dénoncer l'ignominie d'un père, qu'il compare à Judas sans pouvoir se résoudre à le haïr. On ne corrige pas l'Histoire, ni la grande ni la petite, mais chacun a la possibilité d'y affirmer sa liberté – honteuse ou glorieuse. En rouge ou en noir. ■

PIERRE DESHUSSES

## La députée Heloneida Studart est aussi un formidable écrivain Destins de femmes au Brésil

Par une sorte d'aberration, Heloneida Studart n'est vraiment connue comme écrivain ni en France ni au Brésil, son propre pays. A Rio, bien sûr, on identifie très bien cette petite femme allègre, députée du Parti des travailleurs depuis 1978 et militante féministe, mais tout se passe comme si la facette politique du personnage avait complètement obliéré sa composante littéraire.

Erreur fâcheuse ! Car cette élue de 73 ans, originaire du Nordeste – grande terre de littérature –, est aussi un écrivain formidable, dont les livres possèdent une force et une beauté peu communes. En publiant deux romans d'Heloneida Studart en moins d'un an, Les Allusifs permettent aux Français de découvrir un peu mieux cet auteur singulier.

Comme dans *Le Cantique de Meméia*, paru au printemps 2005, l'histoire des *Huit cahiers* pivote autour d'une lignée de femmes qui tentent, avec des fortunes diverses, de s'arracher aux chaînes historiques et culturelles qui les emprisonnent. De l'œuvre d'Heloneida Studart, on peut dire sans se tromper qu'elle est engagée, au sens où elle porte

une critique sociale très aiguë (qui ne se limite pas, d'ailleurs, à la condition féminine, mais balaie les problèmes de corruption, de criminalité, de pauvreté dans les favelas, etc.) tout en mettant ses personnages principaux en situation de combat et en les dotant d'une lucidité sans appel : « Les femmes de ma famille n'ont pas besoin de lunettes, dit Mariana, la figure centrale du livre. Elles voient la réalité tout le temps, avec tous les détails. »

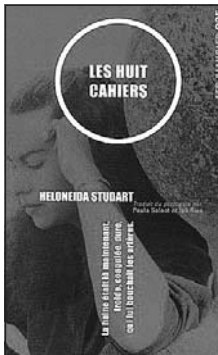
Il serait pourtant très réducteur de ne voir dans ces romans que la partie avancée d'une lutte politique. Portée par une révolte, l'œuvre est aussi traversée par une imagination merveilleuse et par un sens très sûr de la narration.

Deux époques s'entremêlent : la plus contemporaine, celle de Mariana, et l'autre, vieille d'un demi-siècle, dont fut

témoin sa tante Maria das Graças. Cette dernière, écrivain secret, a laissé huit cahiers racontant sa vie de vieille fille malgré elle, dans un monde où les familles désignaient de force les titulaires de ce rôle : « Certaines matrones (...) abusent même dans ce sens et élevaient deux vieilles filles à la fois. C'est ce que fit Dona Dondon, grand-mère de Maria das Graças, qui mit à sécher comme deux feuilles jumelles entre les pages d'un livre ses filles les plus jeunes : Pedrita et Lazinha. »

Prises dans les filets de la tradition, les femmes d'alors (et, dans une certaine mesure, celles de maintenant) n'ont aucune échappatoire – sauf, parfois, l'écriture, qui ouvre sur des territoires immenses et subversifs, comme le montre très bien celle d'Heloneida Studart. ■

RAPHAËLE RÉROLLE



LES HUIT CAHIERS (Solo das despedidas), de Heloneida Studart.

Traduit du portugais (Brésil) par Paula Salnot et Inô Riou, Les Allusifs, 238 p., 16 €.

## Le regard subtil d'une romancière sur Israël Amoureuse en guerre

DIX MILLE AMANTS (Ten Thousand Lovers) d'Edeet Ravel

Traduit de l'anglais (Canada) par Bernard Cohen, Belfond, « Les Etrangères », 324 p., 19 €.

Londres. Fin des années 1990. Lily, la narratrice, se souvient. De son amour perdu : Ami, mort au combat. D'Israël, où elle vécut jusqu'à l'âge de 7 ans avant que ses parents n'émigrent au Canada, et qu'elle ne revienne seule, étudier la littérature et la linguistique à Jérusalem. Un week-end, alors qu'elle se rend à Tel-Aviv pour goûter à ses nuits voluptueusement décadentes, Lily est prise en stop par un homme « dont le métier était d'interroger les gens » – des prisonniers de guerre. Cet homme, c'est Ami, dont elle tombe amoureuse.

Avec lui, elle apprend que rien n'est simple, « surtout les questions qui commencent par pourquoi ». Elle apprend que, dans ce pays où l'héroïsme fait partie de la culture nationale, on préfère oublier – « personne ne parle de ses expériences de guerre. Les gens préfèrent devenir fous en silence » – et tenter de survivre,

en s'habituant à tout, même au pire. Elle apprend la haine, la violence, remet en cause l'occupation, s'interroge, sans jamais donner de réponse définitive. Elle questionne les mots aussi : déformés, oubliés, remis au goût du jour par les médias. Elle se penche sur leurs significations et leurs pouvoirs, plonge jusque dans leurs racines : « "Khachoud", "suspect", bourdonne dans le quotidien israélien comme une mouche qui ne vous laisse jamais en paix. Les objets suspects, les personnes suspectes, qu'il faut intercepter et contrôler, ne sont qu'une partie du problème. L'aspect le plus sérieux est d'ordre militaire : un mouvement suspect, une ombre suspecte quand on est en opération. Le principe étant de ne faire feu que lorsqu'on est en danger, ainsi que le soutient le porte-parole de l'armée, comment déterminer la gravité du soupçon qui justifie d'en arriver à cette extrémité ? »

Si Edeet Ravel égratigne quelques mythes – notamment celui de Tsahal, l'armée israélienne –, c'est avec finesse et intelligence. Et un amour sans borne pour ce pays et cette langue merveilleuse qu'est l'hébreu. ■

EMILIE GRANGERAY



« Bouquins » réédite douze volumes de la saga née en 1911

# Fantômas frappe encore

Fantômas, c'est d'abord un personnage énigmatique. En témoigne ce passage du premier chapitre du premier roman de la série :

« Fantômas !  
- Vous dites ?  
- Je dis... Fantômas.  
- Cela signifie quoi ?  
- Rien... et tout.  
- Pourtant, qu'est-ce que c'est ?  
- Personne... mais cependant quelqu'un.  
- Enfin, que fait-il, ce quelqu'un ?  
- Il fait peur... »

Oui, avant tout, il fait peur, ce génie du crime qui vole, escroque, fait chanter, séquestre et assassine à une cadence impressionnante et avec, souvent, un sens grandiloquent de la mise en scène : quand, dans *L'Assassinat de Lady Beltham*, il guillotine sur scène l'actrice Rose Coutureau, les spectateurs des premiers rangs sont éclaboussés de sang ! Fantômas n'est pas pour rien le maître de l'Effroi ! Raymond Queneau a appelé de ses vœux, dans *Bâtons, chiffres et lettres*, un décompte des crimes et victimes de Fantômas. Pierre David, expert de Fantômas s'il en est, a effectué ce recensement publié dans le n° 34 de la revue *Enigmatika* sous le titre ô combien éloquent – et justifié – de « Mémoires des hécatombes ».

Si Fantômas a été précédé – de peu – dans le rôle du génie du crime par le Zigomar de Léon Sazie, qui n'a laissé de trace que dans un argot aujourd'hui un peu désuet, il le surpasse de cent coudees dans l'exercice de sa vocation – « *Je suis celui qui tue, voilà tout* » –, par l'ampleur et la variété de ses forfaits, par sa manière cruelle, implacable, de susciter l'épouvante.

Enigmatique, il l'est par la multiplicité de ses identités, parce que « *vetu de noir et le visage masqué d'une longue cagoule noire* », il sait « *se mêler à la nuit* » et disparaître, parce que « *son ombre plane au-dessus des mystères les plus étranges, sa trace autour des crimes les plus inexplicables* ». Parce que surtout, malgré la traque incessante menée à son encontre par le policier Juve et le jour-

naliste Fandor, il demeure insaisissable... Il ne faudra pas moins de 32 volumes pour qu'enfin on assiste à *La Fin de Fantômas* en septembre 1913. Ce qui n'empêchera nullement Marcel Allain, seul, de le ressusciter après la guerre...

*Fantômas*, ce fut aussi une étonnante aventure éditoriale. Dans *La Série rouge*, le 29<sup>e</sup> volume de la saga fantômassienne, Hélène Gurn, la « fille » de Fantômas, s'exclame : « *Quel extraordinaire roman que celui de notre existence ! Quelles inimaginables histoires auxquelles nous avons été mêlés ! Se trouvera-t-il quelqu'un qui se fera l'historiographe de nos aventures et de celles de Fantômas ?* »

Ils furent deux à se partager ce rôle d'historiographe, Pierre Souvestre et son

**FANTÔMAS**  
de Pierre Souvestre et Marcel Allain.

Ed. Robert Laffont.  
« Bouquins »,  
3 volumes, 23 €  
chaque volume.

secrétaire, Marcel Allain, auteurs déjà en collaboration de romans policiers. Dans sa préface au premier tome de cette réédition, Francis Lacassin détaille les conditions de la naissance de Fantômas. Le contrat proposé par l'éditeur populaire Fayard, séduit par un roman du duo publié en feuilleton dans *L'Auto*, pour « *une série de romans policiers dont tous les épisodes seraient reliés entre eux par des personnages principaux qui devront figurer dans chacun d'eux* », publiée mensuellement sur une durée de deux ans.

## Rythme infernal

La transformation de Fantômas en Fantômus parce que Fayard décrypta de façon erronée un carnet de Marcel Allain. L'écriture forcenée d'un roman par mois qui, après la mise au point en commun d'un plan détaillé, voit le partage des chapitres entre les deux auteurs et leur rédaction au dictaphone, qui donne à la saga son style oral et son ton souvent emphatique...

Le premier tome, *Fantômas*, sortit en février 1911 : un fort volume de 420 pages vendu au prix de 65 centimes.



Affiche de Marson (1931). COLL. JONAS/KHARBINE-TAPABOR

Le succès fut immédiat, au point même qu'une prolongation de 24 à 32 volumes fut décidée. Et qu'une adaptation cinématographique fut réalisée dès 1913 sous la direction de Louis Feuillade. Les fascinantes couvertures de Gino Starace, les titres évocateurs (*Le Bouquet tragique*, *Le Cadavre géant*), le rythme infernal des intrigues qui entraînent les lecteurs de la Russie tsariste au Mexique en passant par un sanatorium suisse où sévissent de peu scrupuleux directeurs, ne séduisent pas seulement le public populaire auquel *Fantômas* était destiné, mais aussi l'avant-garde littéraire, d'Apollinaire à Desnos.

Ce sont les douze derniers volumes de cette saga unique que réédite aujourd'hui la collection « Bouquins », accompagnés de divers appendices, tels une impressionnante bibliographie des deux auteurs ou un dictionnaire des personnages. Cette portion du feuilleton-fleuve frénétique truffé de coups de théâtre qu'est *Fantômas* permet de compren-

dre à la fois le succès public et l'aspect mythologique du grand œuvre de Souvestre et Allain.

Mais il n'est pas rare que les mythologies s'affaiblissent, voire se pervertissent. C'est ce qui est arrivé à Fantômas par la faute du cinéma. Un bel album, *Sur la piste de Fantômas*, de Marc Lemonnier (éd. Hors collection, 128 p., 21 €), est dédié à la trilogie parodique réalisée par André Hunebelle, où Juve incarné par l'épileptique Louis de Funès prend le pas sur le maître de l'Effroi.

L'auteur y voit « *un monument kitsch à la gloire de la modernité des années 1960, un concentré de culture pop* ». Dans cet éloge d'un certain « *cinéma du samedi soir* », Marc Lemonnier cite une critique d'Yvonne Baby parue dans *Le Monde* en novembre 1964, où elle exprime un regret : « *Celui de ne pas voir le "Fantômas" dont rêvait Georges Franju* ».

A relire *Fantômas* aujourd'hui, c'est un regret qu'on ne peut que partager. ■

JACQUES BAUDOU

## ZOOM

### MOLIÈRE DRAMATURGE

**LIBERTIN**, d'Antony McKenna  
Point n'est besoin de « *s'abandonner sans retenue à la débauche* », comme dit l'habituelle définition du libertin, pour l'être au sens classique du mot. Que Molière ait eu ou non une vie de libertinage – nous ne savons même pas s'il a ou non trompé Armande –, il est un libertin en ceci qu'il « *refuse la foi chrétienne, dénonce l'imposture dévote* » mais surtout, et pis ou mieux selon ce qu'on en pense, il propose, comme précise « *une philosophie cohérente, un système de valeurs (...) étranger au christianisme (...), à la doctrine de la chute et de la rédemption.* »

Cela va bien en le disant, cela prend plus de poids en étant démontré, et c'est ce que fait Antony McKenna en n'avançant rien qu'il n'illustre par l'œuvre de Molière, et singulièrement *Tartuffe*, *Dom Juan*, *Le Misanthrope*. En une dizaine de chapitres courts, c'est le visage et la pensée d'un Molière auquel on ne pense guère qui nous sont ainsi proposés. Décrits dans une langue des plus claires, c'est un plaisir de lecture de les accueillir. P.-R. L.

Avec la collaboration de Fabienne Vial-Bonaccini, ed. Honoré Champion.  
« Classiques Essais », 252 p., 8 €.

### BIBLIOTHÈQUE DE L'ENTRE-MONDES

de Francis Berthelot

Dans ce guide de lecture, Francis Berthelot analyse ce qu'il appelle les « *transfictions* », c'est-à-dire des fictions transgressives, œuvres « *d'auteurs de littérature générale qui rejettent les limites du réalisme, voire l'idée même qu'une description de la réalité soit possible, d'auteurs de l'imaginaire qui brisent les conventions de genre, tant au niveau de la construction que de l'écriture* ».

De cette littérature dissidente, il dresse un panorama à la fois géographique et historique, avant d'établir un répertoire argumenté où Alain-Fournier, André Dhôtel, Raymond Queneau et les écrivains de la Nouvelle Fiction voisinent avec Borges, Calvino, Cortazar, Murakami, mais aussi Jonathan Carroll, Iain Banks, Philip K. Dick et J. G. Ballard, attestant ainsi d'une « parenté » que l'on n'a que trop rarement soulignée. J. Ba.

Gallimard. « Folio SF », 334 p., 6,40 €.

## Redécouvrir Gaboriau, père du roman de détective Et le « policier » fut...

### LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES

d'Emile Gaboriau.  
Ed. Liana Levi, « Piccolo », 126 p., 7 €.

« *Mar m'a tuer*. » Avant de mourir, la victime dénonçait son assassin. Que n'a-t-on dit et écrit à propos de cette affaire où la réalité reproduisait la fiction d'un roman publié en 1870. En effet, c'est avec son sang que Pigoreau, personnage de l'un des premiers romans policiers, écrit sur le parquet où il agonise : « *MONIS* ». Pour le juge d'instruction, ce brave homme, dont tout le quartier s'accorde à dire qu'il « *était le plus beau petit vieux des Batignolles* », a été poignardé par Monistrol, son neveu, seul héritier d'une belle fortune. Affaire réglée. Pas pour Méchinnet, le policier qui mène l'enquête. Le suivre dans ses déductions est d'une lecture si plaisante qu'il n'est pas, ici, à en dévoiler le déroulement lui permettant de démasquer le coupable et de prouver que Monistrol, bien qu'il ait avoué avoir tué, est innocent.

L'histoire de Pigoreau et de Monistrol parut d'abord en feuilleton dans *Le Petit Journal*, où l'auteur, Emile Gaboriau, avait remplacé Ponson du Terrail. Si *Le Petit Vieux des Batignolles* et ses autres romans se distinguent parmi tant de récits « en feuilleton », c'est que Gaboriau innove. Engagé à 20 ans dans la cavalerie, réformé à 24, il entre au Progrès de Lyon où, secrétaire de Paul Féval, il commence sa carrière de journaliste tout en écrivant *Le 13<sup>e</sup> Hussards*, ses souvenirs de militaire qui, pour être dans un esprit qui annonce Courteline, n'ont rien d'original. Mais, en 1865, avec *L'Affaire Lerouge*, il crée ce qu'il appelle

le « *roman judiciaire* » et qui marque la naissance de ce genre littéraire parfois sous-estimé, le roman policier. Certes, le bien oublié Lamothe-Langon avait, quarante-cinq ans plus tôt, écrit une histoire bien proche du *Mystère de la chambre jaune*, et Gaboriau est nourri d'Edgar Poe, mais cela n'enlève rien à ceci qu'il est, pour citer Gide, « *le père de toute littérature détective actuelle* ».

En effet, ses récits ne se limitent pas à l'enquête. Le drame est situé dans un contexte qui permet l'évocation des différents milieux sociaux, et l'humanité des personnages a sa place dans l'intrigue. Quand Méchinnet, pour engager ses recherches, part de ce constat : « *Monistrol n'est qu'un imbécile* », il est au début d'un raisonnement qui doit autant à la psychologie qu'à l'observation en ce qu'elle a de professionnelle.

Dans Méchinnet se trouve l'essentiel des caractères qui font les Sherlock Holmes, Hercule Poirot, Maigret et autres figures du genre. La dégaîne de Méchinnet, son insolence devant les autorités de la police et de la magistrature, ses rapports avec son voisin – le narrateur du roman – qui lui emprunte son tabac, sa façon de demander des conseils à sa femme sont d'un Gabin jouant Simenon. « *Le rôle du lecteur est de découvrir l'assassin, le rôle de l'auteur est de dérouter le lecteur. Voilà toute ma science.* » Ainsi Gaboriau définissait le « *roman judiciaire* ».

Depuis, bien des noms ont surpassé le sien, mais en allant voir ce qui s'est passé aux Batignolles, chez ce bon vieux Pigoreau, on ne peut qu'approuver tous ceux qui, de Conan Doyle à Kessel ont salué « *ce bonhomme immense... précurseur du roman policier* ». ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

## Les collections de poche publient de plus en plus de polars inédits Une petite plage pas si tranquille

Blainville, petite ville balnéaire de 15 000 habitants sur l'Atlantique, « *vouée à l'immobilier, à l'hôtellerie et au commerce des maillots de bain* », est ce qu'on appelle une station familiale, autant dire un endroit où il ne se passe jamais rien, surtout en dehors de la période estivale et pour un policier comme le commissaire Zamanski, qui a fait toute sa carrière à Paris, une telle affectation n'est pas vraiment une promotion.

L'incendie d'une villa 1900 reconstruite en hôtel-restaurant n'est pas un événement digne de mobiliser une armée de limiers. De son côté, Jean-Claude Bertin, fonctionnaire aux affaires sociales à Limoges, mène une existence d'un calme absolu. Marié, père de famille, le contraire de l'aventurier, plutôt le genre à passer ses vacances à Blainville. C'est ce qu'il va finir par faire mais seul, à la demande de sa mère. Bertin père occupe sa retraite de flic en jouant les détectives, ce qui l'amène à de fréquents déplacements. Cette fois, pourtant, son absence se prolonge de façon inquiétante.

Entre l'incendie de Blainville et la disparition de Bertin senior existe bien sûr un lien, mais si habilement tissé qu'il est impossible au lecteur d'en deviner la nature exacte. Alain Wagner maintient efficacement le contraste entre une réalité d'apparence banale et une intrigue policière mouvementée.

Le personnage de Jean-Claude Bertin,

détective malgré lui, qui se retrouve à la croisée des chemins sur les traces de son père, est particulièrement réussi.

Avec *Fausse passe* de Firmin Mussard (Babel noir, 240 p., 9 €), *Terminus plage* d'Alain Wagner marque la résurrection de la collection de romans policiers au format poche que les éditions Actes Sud avaient interrompue pendant plusieurs années et qui avait publié déjà Michèle Lesbre, Jean-Paul Jody ou Francis Zamponi, entre autres. C'est d'ailleurs un signe de la vitalité actuelle des collections de poche consacrées à la littérature policière, elles publient de plus en plus d'inédits.

Même Le Livre de poche sacrifie à cette pratique, qui vient de publier le premier roman de Deborah Crombie (*Meurtres en copropriété*, traduit de l'anglais par Anne Crichton, 320 p., 6 €) et surtout les premières enquêtes de l'inspecteur Rebus, de Ian Rankin, dont le dernier épisode, *Piège pour un élu*, est d'autant plus intéressant qu'il se déroule dans les coulisses du monde politique.

Chez POL, Raphaël Majan poursuit les aventures du commissaire Liberty, qui réalise avec autant de brio que de mauvaise foi un fantasme assez répandu : assassiner toute personne qui provoque chez lui la moindre contrariété, pour ensuite faire endosser le crime à un coupable fabriqué de toutes pièces. Aucun suspense dans ce pastiche de pro-



**TERMINUS PLAGE**  
d'Alain Wagner.

Actes Sud, « Babel noir »,  
330 p., 9 €.

cédures criminelles, le coupable est connu d'avance puisque c'est le même qui fait tout, tuer et mener l'enquête ou plutôt l'égarer. Si *Accouchement charcutier* est carrément lassant par son tripatouillage de viscères (le motif retenu étant la charcuterie, ça charcute à tout va), *Cruelle télé*, qui s'attaque au sujet de la bêtise en général et de son usage audiovisuel en particulier, est plutôt réjouissant.

Enfin, 10/18 publie le sixième épisode des aventures de Mma Ramotswa, la détective africaine. Dans cette chronique des joyeuses commères du Botswana, c'est plutôt sa secrétaire, Mma Makutsi, qui est cette fois à l'honneur (celle qui a obtenu 97 sur 100 à l'examen final du secrétariat du Botswana et qui ne manque jamais une occasion de le rappeler). Elle va enfin trouver chaussure à son pied, malgré ses grosses lunettes et son teint brouillé. L'intrigue n'est pas vraiment policière, mais elle n'en est pas moins passionnante puisqu'il s'agit de faire face aux petits et grands problèmes de la vie quotidienne en Afrique, armé seulement de beaucoup d'astuce, d'un cœur d'or et d'une sagesse ancestrale. ■

GÉRARD MEUDAL

*Piège pour un élu (Strip Jack)*, de Ian Rankin. Traduit de l'anglais par Frédéric Grellier. Livre de poche, 416 p., 6,95 €.

*Cruelle télé ; Accouchement charcutier*, de Raphaël Majan. POL, 210 p., 12 € chaque volume.

*En charmante compagnie (In the Company of Cheerful Ladies)*, d'Alexander McCall Smith. Traduit de l'anglais par Elisabeth Kern, 10/18, « Grands détectives », 282 p., 7,30 €.



Des salons des Parisiennes aux bibliothèques des érudits en passant par les contradictions de Rousseau ou l'héritage de Spinoza, les historiens cherchent à mieux cerner ce moment du XVIII<sup>e</sup> siècle qui inventa le monde moderne

# Le nouvel éclat des Lumières

Chacun le sait : le mouvement des Lumières a inventé le monde où nous sommes. Et ce n'est pas faux. Ce siècle fameux a effectivement élaboré et formulé de manière précise, claire et cohérente les principaux piliers de notre modernité – laïcité de l'Etat, droits de l'homme, égalité des sexes, liberté d'expression, éducation pour tous, émancipation du genre humain. Les bouleversements de l'Europe – de la Révolution française à l'avènement des démocraties contemporaines – en découlent.

Mais quelles sont les frontières des Lumières ? Les difficultés commencent dès qu'on tente de les délimiter dans le temps et dans l'espace. Emergent-elles seulement au XVIII<sup>e</sup> siècle ? S'agit-il principalement de l'aventure intellectuelle française, qu'illustrent Montesquieu, Voltaire, Diderot, d'Alembert, d'Holbach ou Rousseau ? S'agit-il au contraire d'une affaire anglaise, avec Newton, Locke et Hume ? allemande, avec Tschirnhaus, Wolf, Kant ? En regardant

LES LUMIÈRES RADICALES La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750) de Jonathan I. Israel.

de plus près, on se convainc que « Lumières », « Enlightenment » et « Aufklärung » ne recouvrent pas exactement les mêmes contenus. En outre, des lignes de partage traversent ces nébuleuses nationales, opposant déistes et athées, révolutionnaires et modérés. Les historiens, depuis des décennies, discutent de ces clivages, et de l'unité-diversité de ce moment éclatant et complexe.

Dans ce domaine de recherche immense, le maître livre de Jonathan I. Israel, professeur à Princeton, redessine à sa manière, avec une érudition époustouflante, l'ensemble du paysage. Cette fresque de mille pages – dont deux cents de notes, bibliographie et index – s'efforce d'échapper à ce que l'auteur nomme « la camisole » des histoires nationales. La première rupture opérée consiste à faire découvrir un bouleversement des idées bien plus étendu, du point de vue géographique, qu'on ne le pense généralement. Le changement affecte pratiquement toute l'Europe, de la Scandinavie à l'Espagne, des pays baltes à l'Irlande, de l'Italie à l'Allemagne. Plus larges dans l'espace, les Lumières que met en relief Jonathan I. Israel le sont également

dans le temps : elles s'ouvrent, bien avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la contestation anti-religieuse des années 1650. Leur unité, selon lui, vient de leur radicalité. Là réside la seconde rupture produite par ce gigantesque travail : des courants que l'on pensait marginaux se voient attribuer une place importante.

Les Lumières « radicales » refusent toute révélation religieuse, rejettent les miracles et le surnaturel, nient la création du monde, l'immortalité de l'âme et le jugement de Dieu, combattent la censure, l'autorité de la monarchie, la hiérarchie entre les sexes. Cette révolution culturelle a préparé les changements sociaux qui, plus tard, bouleverseront l'Europe, et le monde. Elle a fini par l'emporter sur les Lumières « modérées », qui étaient déistes, tolérantes envers une religion sans superstition, et s'accommodaient de compromis raisonnables avec les structures sociales anciennes.

L'originalité de ce livre est enfin de montrer que ce mouvement radical – plus répandu, plus vivace et plus influent qu'on ne l'avait cru – eut la philosophie de Spinoza pour emblème et pour fer de lance. « Chef des athées », « nouveau Mahomet », « philosophe le plus impie et le plus froid »,

Spinoza fut transformé en épouvantail par les uns et en signe de ralliement par leurs adversaires. Israel retrace avec minutie la diffusion du « spinozisme », fabriqué à partir de l'œuvre du philosophe. Il retrace les querelles que cette doctrine suscite et les combats menés en Europe pour ou contre cette pensée subversive.

## Manuscrits clandestins

Il souligne notamment, parmi les facteurs de cette diffusion, le rôle des grandes bibliothèques universalistes et raisonnées, comme celle de Wolfenbüttel, supervisée par Leibniz, ou celles de Vienne ou de Berlin. Il insiste sur la fonction importante et souvent méconnue des bibliothèques privées, qui atteignent parfois 20 000 ou 30 000 volumes. En Italie, par exemple, on ne saurait sous-estimer l'influence de la légendaire collection de livres interdits du baron Philip von Stosch (1691-1751), déiste, franc-maçon et homosexuel affirmé. Ces relais participent à la cohésion de ce mouvement radical qui s'appuya aussi, durant des décennies, sur les salons, les sociétés savantes, les revues, et sur une intense circulation de manuscrits clandestins, que cette enquête retrace également, avec un luxe de détails.

Sans doute peut-on reprocher à l'érudit de « tordre le bâton dans l'autre sens », en voyant presque partout en Europe, dans ce siècle 1650-1750, des athées et des matérialistes qui n'étaient pourtant pas en grand nombre. On peut regretter également qu'il n'ait pas cherché à distinguer les usages idéologico-politiques de Spinoza et sa pensée réelle, évidemment plus subtile et plus complexe. On peut en effet légitimement douter que la philosophie de Spinoza soit ce qu'en ont fait ses interprètes les plus radicaux. Quoi qu'il en soit, que l'on s'intéresse aux Lumières, à Spinoza ou à la genèse des temps modernes, voilà une somme exceptionnelle – à la fois savante, lisible, impressionnante d'envergure et discutable, et même parfois excessive. Mais impossible à ignorer. ■

ROGER-POL DROIT

Signalons également parmi les publications récentes autour de Spinoza, une nouvelle traduction commentée de *L'Éthique* par Robert Misrahi (Ed. de l'Éclat, 512 p., 32 €), qui signe également *100 mots sur « L'Éthique » de Spinoza* (Les Empêcheurs de penser en rond, 420 p., 15 €), et *Spinoza et le signe* de Lorenzo Vinciguerra, (Vrin, « Histoire de la philosophie », 334 p., 30 €).

## Mais que disait-on dans les salons ?

### LE MONDE DES SALONS, SOCIABILITÉ ET MONDANITÉ À PARIS AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE, d'Antoine Lilti.

Fayard, 572 p., 30 €.

Tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, mémorialistes, critiques et historiens ont accordé une grande importance à l'étude des salons du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme s'ils avaient pressenti qu'à travers eux les questionnements les plus novateurs de l'histoire culturelle trouveraient un terrain d'élection. Dans une magistrale étude, l'historien Antoine Lilti met à mal nombre d'idées reçues sur ces lieux, devenus le paradigme d'une époque. Le salon, c'est avant tout un espace de sociabilité mondaine divers en ses pratiques, mais qu'unit un faisceau de règles : l'hospitalité, le respect de la civilité et de la politesse telles que les définit le monde. Cela posé, on peut tenter une description de son économie matérielle : il représente un espace domestique, coûteux parfois à maintenir, installé dans les lieux de société de la résidence et organisé pour la conversation. On y est reçu pour son appartenance au monde, sa réputation intellectuelle ou sur recommandation. La plupart sont tenus par des femmes, et se confondent pour l'essentiel avec l'espace urbain aristocratique. Leur public est majoritairement noble : les gens de lettres constituent juste un complément. Enfin, la population salonnrière est

européenne : des étrangers vivant à Paris ou de passage les fréquentent.

L'analyse de Lilti montre que dans le salon « un jeu complexe s'instaure entre une sociabilité accueillante aux hommes de lettres [s'ils s'y tiennent à leur rang], l'univers aristocratique [dont on respecte les hiérarchies] et l'horizon de la Cour ». Voilà qui met à mal la fiction d'une société salonnrière égalitaire. Le langage de l'amitié employé avec les gens de lettres n'empêche ni subordination ni dépendance. La générosité des mécènes impose une réciprocité : l'écrivain donc amuse et compose des éloges. Les gens de lettres acceptent ce jeu parce qu'il leur « fournit une justification des pratiques de sociabilité et de protection ». Ce qui ne va pas sans opposition. Rousseau dénonce cette aliénation ; Collé s'en moque ouvertement.

La reconstitution des « plaisirs du salon » illustre la volonté d'Antoine Lilti de rompre avec les idées reçues. On converse, certes, mais souvent en dînant. Grâce à la gastronomie naissante, une nouvelle distinction mondaine s'élabore... On joue aux cartes, on badine et on séduit. On organise des spectacles de société. On s'intéresse aux expériences de l'abbé Nollet sur l'électricité et à l'hypnose du marquis de Puységur. L'expérimentation est spectaculaire mais respecte la civilité mondaine.

Les gens de lettres introduisent des pratiques littéraires mises au service de la sociabilité du monde.

Ils animent la conversation, l'émaillent de bons mots, tout en évitant la raillerie. Ils cultivent l'art de conter.

Il existe enfin une correspondance salonnrière. Des écrivains viennent lire leurs œuvres. Peut-on pour autant parler d'une littérature des salons ? Non. Charades et vers de circonstances sont de simples divertissements, qui, au demeurant, servent la réputation du lieu et de ses hôtes.

Des questions demeurent portant sur le rôle des salons dans la formation d'une opinion publique et sur leur influence sur la Révolution. Le passage du salon à l'opinion publique est problématique, car ce sont deux espaces antinomiques, des façons différentes de définir l'actualité. Même différence dans l'exercice du jugement. Ce qui n'empêche que certains salons sont plus politiques, comme celui des Necker. Les crises des dernières années de l'Ancien Régime alimentèrent les conversations salonnnières, selon les modes de la sociabilité mondaine qui étaient les leurs. Avec la Révolution, l'émigration marqua leur fin. Seuls quelques salons subsistèrent jusqu'à l'arrestation de M<sup>me</sup> Roland. Les clubs et leur sociabilité à l'anglaise triomphaient. Pour un temps court. Les salons allaient vite renaître, semblables et sans doute différents.

Voilà donc bien un livre remarquable qui allie la rigueur de la thèse universitaire à d'évidentes qualités de pédagogie. Fasciné par son objet, Lilti en a gardé le goût de l'anecdote et l'art de bien conter. ■

JEAN-MARIE GOULEMOT

## ZOOM

### ÉLÉMENTS DE LITTÉRATURE,

de Marmontel  
Jean-François Marmontel (1723-1799), né dans une famille modeste, fut une personnalité éminente du monde des lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie et auteur de Mémoires, irremplaçables pour la connaissance de la sociabilité de l'époque. En 1787, il rassembla les articles qu'il avait rédigés pour l'*Encyclopédie*. « Tout dictionnaire qu'il soit, les Éléments de littérature laissent percevoir une voix, une culture, une singularité », écrit Sophie Le Ménahèze, qui présente cette heureuse réédition. Sans s'interdire l'humour, Marmontel dresse un tableau raisonné de l'art littéraire et un

état de la pensée esthétique, en devinant ce que le siècle suivant allait promouvoir en termes de modernité. P. K. Ed. Desjonquères, 1300 p., 50 €.

### MADAME DE PRIE,

de Gilbert Mercier  
Fille d'un fermier général des poudres mariée à un marquis désargenté, Agnès Berthelot de Pléneuf (1698-1727) incarne l'esprit de la Régence, vertige de mondanité et d'ambition sans frein. Maîtresse du duc de Bourbon, qui conduit les affaires à la mort de Philippe d'Orléans, c'est elle qui fit le mariage de Louis XV avec la Polonoise Maria Leszczyńska. Mais l'excès même de son ascendant sur la Cour causa sa disparition prématurée. Cette biographie devrait permettre de redécouvrir l'une des femmes les plus étonnantes des Lumières naissantes. Ph.-J. C. Ed. du Félin, « Biographie », 302 p., 19,90 €.

### LA PAYSANNE PARVENUE,

de Mouhy  
De Charles de Fieux, chevalier de Mouhy (1701-1784), on ne pouvait plus guère lire que *Le Masque de fer* (1747), sans lien avec l'intrigue fameuse sur certain prisonnier anonyme, dont les éditions Desjonquères offraient dès 1983 une édition qui exhuma ce romancier, journaliste, informateur de Voltaire à ses heures et, comme lui, souvent en délicatesse avec la censure. Donnée pour des mémoires du temps, *La Paysanne parvenue* (1738), histoire de Jeannette, dont l'ascension sociale ménage bien des péripéties conduites avec une fantaisie et un entrain qui font passer sur les facilités de la composition, livre un tableau captivant d'un XVIII<sup>e</sup> siècle qui ne doit rien aux recompositions philosophiques. A découvrir aussi pour le travail d'édition et de

présentation d'Henri Coulet, directeur d'une captivante collection. Ph.-J. C.

Ed. Desjonquères, « XVIII<sup>e</sup> siècle », 512 p., 30 €.

### ROMANCIERS LIBERTINS DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE, tome II

Le premier volume de cette édition établie sous la direction de Patrick Wald Lasowski couvrait les débuts du siècle des Lumières. Ce second volume contient une douzaine de romans libertins, publiés à partir de 1750. Au côté d'œuvres connues comme *Le Pied de Fanchette*, de Rétif de la Bretonne, *Félicia ou mes fredaines*, de Nerciati, ou encore l'anonyme *Messaline française*, on trouvera ici des textes moins connus et savoureux, souvent accompagnés des gravures originales. P. K. Gallimard, « Pléiade », 1 662 p., 55 € jusqu'au 31 janvier 2006, ensuite 65 €.



Détail d'un portrait de M<sup>me</sup> de Pompadour (1721-1764)





-1764) par Quentin La Tour. RMN/GÉRARD BLOT

## Le marquis de Sade ou le rêve d'une « loi libertine »

### SADE ET LA LOI

de François Ost.  
Ed. Odile Jacob, 352 p., 25,50 €.

Proscrit, embastillé, réprouvé de son vivant et frappé d'opprobre au-delà même de la mort, Donatien Alphonse François, marquis de Sade (1740-1814), a souterrainement irrigué la littérature, avant de reparaître au plein jour au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, sortant enfin de l'enfer des bibliothèques où l'avait confiné le XIX<sup>e</sup> siècle bourgeois. Depuis, on ne cesse de relire et de redécouvrir l'œuvre radicale de ce terrible enfant des Lumières : « *Voltaire s'en prend à la religion, Jean-Jacques [Rousseau] à la société, Diderot à la morale. Et Sade à tout à la fois* », notait ainsi Jean Paulhan. De fait, du château de Silling des 120 journées de Sodome au boudoir de Dolmancé, où se donnent à entendre d'édifiantes leçons de philosophie, il ne reste rien de l'ordre social ordinaire : tout est renversé.

Dans *Sade et la Loi*, le juriste et philosophe François Ost entreprend d'explorer le rapport du marquis à la règle, dans un incessant va-et-vient entre sa vie et son œuvre, car l'une ne peut aller sans l'autre. Tout se passe comme si, sa vie durant, Sade avait été condamné à subir un droit d'exception : dans un premier temps, protégé par son rang, il avait échappé à la justice ordinaire. En 1772, il fut même condamné à mort, sans doute à tort, pour tentative d'empoisonnement sur deux prostituées. Il échappa à l'exécution, avant d'être embastillé en 1777 par une lettre de cachet. L'arbitraire, toujours.

Libéré sous la Révolution, il échappa à la guillotine, connut une parenthèse de liberté sous le Directoire, avant d'être interné en 1801 à Charenton, où il passa les dernières années de sa vie, reclus au milieu des fous. « *Un nouveau régime répressif s'inventait là*, remarque François Ost. *La "psychiatisation" des opposants politiques ou des personnages dérangeants.* »

Ainsi, sans avoir jamais tué ni même être passé en jugement, le marquis aura passé vingt-huit années sous les verrous. En retour, dans son œuvre, il ne cesse de dénier à la loi « *toute légitimité* », convaincu de la radicale singularité de l'individu :



Sade vu par Roland Topor. AKG

du : « *Pour Sade, il n'est de loi que privilège, et de droit que droit d'exception.* » Mais le marquis ne souhaite pas pour autant l'avènement d'un monde sans loi. Son univers recèle « *une loi privée, libertine, de substitution* ». Dans *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*, Sade plaide pour ce que l'auteur appelle une « *République des corps voués à la jouissance* ». L'ordre paternel (la monarchie) renversé, il invite à abattre l'ordre maternel, par la prostitution des mères, et à tout subordonner à l'impératif de plaisir.

Pour François Ost, « *entre le Code civil et Sade, c'est le même primat de l'individualisme qui triomphe. Mais le Code civil institue une économie libérale d'échange et de capitalisation sous les auspices de la raison bourgeoise, tandis que Sade rêve d'une économie libérale de rapine sous l'empire de la déraison délirante* ». Et l'auteur d'imaginer, en conclusion, un savoureux dialogue fictif entre le ci-devant marquis et Portalis, le père du Code civil. ■

JÉRÔME GAUTHERET

Signalons également un très érudit *Sade moraliste* de Jean-Baptiste Jeangène-Vilmer (Droz, 576 p., 73,85 €), préfacé par Maurice Lever.

## Les paradoxes de Jean-Jacques Rousseau

### JEAN-JACQUES ROUSSEAU EN SON TEMPS

de Monique et Bernard Cottret.  
Perrin, 924 p., 26,50 €.

Écrit à la manière d'un long roman d'apprentissage, comme le XVIII<sup>e</sup> siècle les aimait, entrecoupé de récits intimistes, de tableaux historiques et de discussions de philosophie, empruntant en un mot aux Lumières leurs formes narratives de prédilection pour retracer la trajectoire sans pareille de celui qui en fut l'un des acteurs centraux, cet ouvrage de Bernard et Monique Cottret fait revivre avec conviction un Rousseau à la fois aimable et irritant, généreux et austère, soucieux du bonheur des hommes et attaché à construire et à relater son propre malheur.

Si le livre suit le cours tour à tour tranquille (avec M<sup>me</sup> de Warens, « Maman », puis aux Charmettes ou à Ermenonville) et tumultueux (avec Thérèse, avec les philosophes, avec Paris et Genève) de la vie de Jean-Jacques, le récit se joue en fait des pièges de l'illusion biographique. Il agence ainsi avec finesse le hasard des rencontres et des choix

décisifs, comme celui de participer au concours organisé par l'Académie de Dijon, pour lequel Rousseau écrira son premier *Discours*, et la nécessité sociale et religieuse qui ne cesse de peser sur ce « déclassé » qui sent toujours trop bien le mépris ou la condescendance des grands et des mondains, refuse les pensions ou ne les accepte de mauvaise grâce qu'au nom d'une conception exigeante de l'amitié.

### Universel et singulier

Ce récit faussement simple sait aussi ne pas amoindrir la portée et la postérité de l'œuvre romanesque et philosophique, et ne pas en réduire les ambitions, tout en rappelant ceux pour qui et ce pourquoi Jean-Jacques écrivit, et en retraçant l'espace social si particulier de production et de réception de ses textes. Rousseau, « *universel parce qu'il est un singulier (...), d'autant plus universel qu'il est plus singulier* » et qu'il exprime par sa singularité « *l'universalité de la condition humaine* », justifie donc le projet biographique par l'articulation inédite du privé et du public et la promotion de l'écriture de soi qu'il instaura.

Cette démarche d'inscription historique de l'œuvre permet à Bernard et Monique Cottret de révéler un Rousseau genevois et protestant, y compris dans ses aventures parisiennes, savoyardes, italiennes et catholiques ; un Rousseau pétri d'ethos calviniste, dénonçant la corruption des mœurs et l'oubli de la vertu ; un Rousseau républicain aussi, mais au sens où la cité de Calvin pouvait se dire République.

Moraliste parmi les philosophes, philosophe parmi les moralistes, musicien refusant les spectacles après avoir bataillé pour faire jouer ses propres compositions, compagnon de route du projet de l'Encyclopédie récusant l'illusion du progrès perpétuel des sciences et arts, partisan d'une République qui ne serait pas confiée à la multitude, le « citoyen de Genève » ne revendiquait-il d'ailleurs pas, comme condition même de la liberté de penser, ces contradictions nécessaires, cette tension intérieure et cette insatisfaction impatiente qui en firent un modèle pour des générations entières ? « *J'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés.* » ■

OLIVIER CHRISTIN

### « JE JURE AU MARQUIS DE SADE, MON AMANT, DE N'ÊTRE JAMAIS QU'À LUI... »

Ces lettres inédites de Sade (au nombre de sept), de Madame de Sade, de sa belle-sœur et d'un ami confirment Sade dans son talent de perturbateur. Ayant subjugué sa femme, il partage avec sa belle-sœur une passion violente. « *Je lui fais le sacrifice de ma vie avec la même ardeur que je lui ai fait celui de ma virginité* », jure celle-ci dans un serment signé de son sang. On peut imaginer l'exaltation des amants à Venise. Un voyage idyllique ? « *Comme toujours avec Sade, les choses vont prendre très vite un tour dramatique* », note Maurice Lever. Sade, infidèle, est quitté par Anne-Prospère ; il tente de se suicider... De même, il écrit à sa femme : « *Ah ! j'aime dans toi plus que toi-même, et ce que j'adore dans toi est à l'épreuve des ans* », et passe peu après à un registre opposé. Si ses

personnages sont régis par la seule loi du libertinage, Sade, lui, est d'une variabilité d'émotions extrême. Ce qui nous rend encore plus cruelle son impossibilité à Charenton de réaliser le projet d'écrire ses Mémoires. Il nous reste à rêver sur cette épitaphe de sa main : « *Il en fit assez pour sa gloire/ Et beaucoup trop pour son repos.* » Ch. T.

Présenté et édité par Maurice Lever, Fayard, 128 p., 20 €.

**ANDRÉ CHÉNIER. POÉSIE ET POLITIQUE,** de Jean-Marie Goulemot et Jean-Jacques Tatin-Gourier. Victime de son engagement dans l'élan révolutionnaire – le poète se fit journaliste et y perdit le droit à l'impunité –, André Chénier (1762-1794) apparaît plus singulier que ses contemporains en ce qu'il refuse l'héritage voltairien et bien différent de la victime dont la Restauration promeut la lénifiante image. Le mérite de cet

essai est de restaurer la profondeur politique d'une participation au monde qui dresse le poète contre la tyrannie du démagogique et d'arracher aux clichés le lien entre poésie et politique dont le XIX<sup>e</sup> fera un lieu commun.

Ph.-J. C.  
Minerve, « Voies de l'histoire », 224 p., 18,50 €.

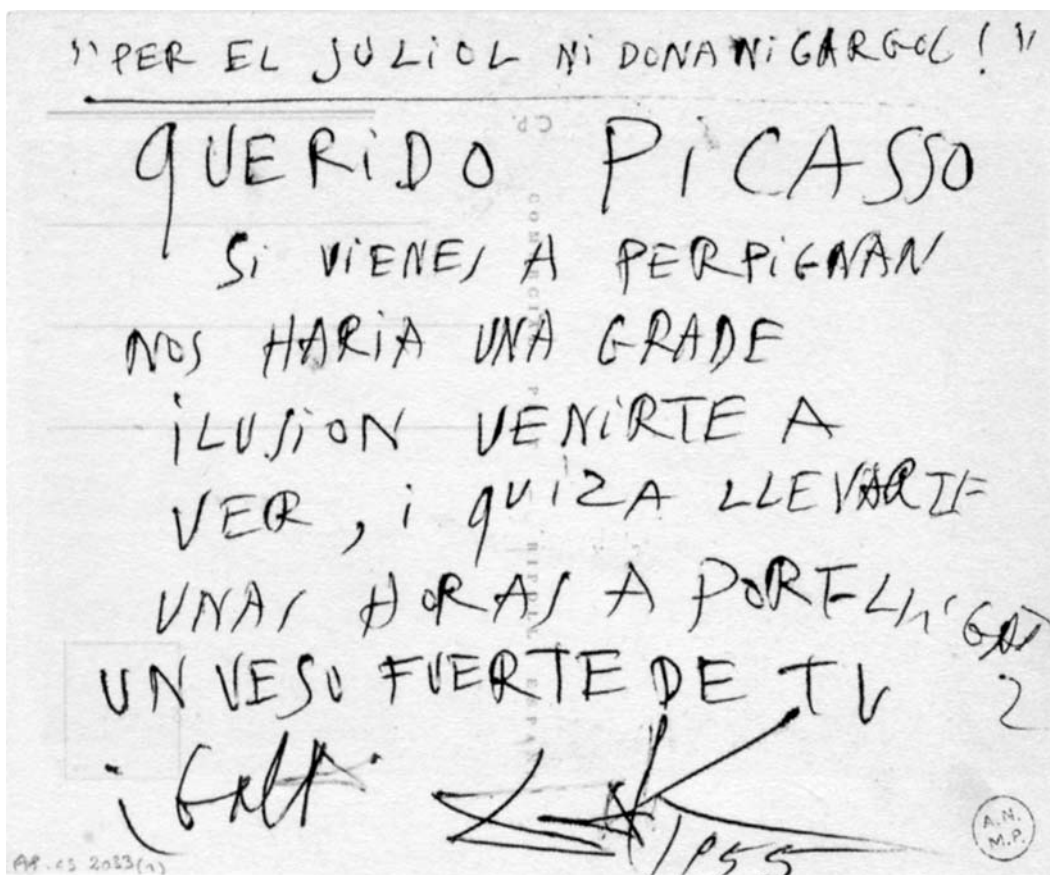
**ÉDOUARD,** de Claire de Duras. L'ouvrage de Madame de Duras (1777-1828), paru sans nom d'auteur en 1825, offre un saisissant tournant dans l'esthétique du roman. Située aux dernières heures de l'Ancien Régime, l'intrigue qui relate la passion d'Edouard, fils d'un avocat lyonnais tombé amoureux de Madame de Nevers, une jeune veuve trop bien née pour que les usages du temps acceptent leur liaison, fixe l'archétype d'une flamme romantique où le statut social

scelle le sort des amants. Préfigurant *Le Rouge et le Noir* (1830), *Edouard* est un adieu au XVIII<sup>e</sup> et le lever de rideau du roman romantique. Ph.-J. C. Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 208 p., 4 €.

### Signalons également :

*Lettres d'Adelaïde de Dammartin*, un roman par lettres de Madame Riccoboni, (1766) (Desjonquère, 170 p., 19 €) ; *Denis Diderot ou le vrai Prométhée*, de Raymond Trousson (Tallandier, 720 p., 27 €) ; *Le Maréchal de Belle Isle ou la revanche de Fouquet*, d'Alex de Rohan Chabot (Perrin, 360 p., 22,50 €) ; *Devenir curé à Paris (1695-1789)*, de Ségolène de Dainville-Barbiche. (PUF, « Le noeud gordien », 560 p., 36 €) ; *L'Amour philosophique. L'homosexualité masculine au siècle des Lumières*, de Didier Godard (H & O, 256 p., 21 €).





Le 2 juillet 1955, Dali et Gala envoient à Picasso une carte postale de Cadaquès : « Cher Picasso, si tu viens à Perpignan, cela nous ferait une grande joie de venir te voir, et peut-être t'emmener quelques heures à Port Lligat. Un fort baiser de tes 2. Gala. Dali. » SUCCESSION PICASSO



## Dans les papiers de Picasso

Dans les lettres envoyées à Gertrude Stein, les cartes reçues de Dali et les poèmes qu'il écrivait apparaît l'histoire du peintre et de toute une époque

Picasso ne jetait rien. Gertrude Stein non plus. A leur manie conservatrice, on doit de pouvoir lire les 254 lettres, billets, cartes postales et télégrammes qu'ils ont échangés de 1905 à 1944. Aux soins de Laurence Madeline – aujourd'hui la plus active et la plus efficace des spécialistes françaises de Picasso –, on doit de les lire dans l'ordre chronologique des envois et des répliques et annotés avec une précision parfois étonnante tant elle entre dans le détail d'événements presque imperceptibles. Et cela malgré une complication supplémentaire : cette correspondance n'a pas été écrite seulement par l'écrivaine américaine et l'artiste espagnol. Leo Stein, le frère collectionneur et irascible, y a participé et, plus tard, Alice Toklas, l'amante de Gertrude. Et aussi les compagnes successives de Picasso, Fernande Olivier, Eva Gouël et Olga, l'épouse. Il arrive que les deux protagonistes s'entretiennent par amours interposés, Eva adressant à Alice les dernières nouvelles de leur petit monde. Nouvelles importantes ou anecdotiques. Il est question de chauffages défaillants, d'automobiles

fatiguées, de maisons à louer pour les vacances, de la portée que la chienne Frika a mise bas, d'amis ou connaissances communes. Le quotidien de la rue de Fleurus, où habitait Gertrude, et celui de la rue Ravignan ou de la rue Schoelcher – deux des adresses de Picasso – transparaissent. Au fil des années, les situations s'inversent perceptiblement. En 1906 ou 1907, Gertrude Stein est l'amie et la mécène d'un jeune peintre qui n'hésite pas à lui rappeler qu'il attend le règlement de son dernier achat. Trente ans plus tard, elle s'efforce de garder quelques relations avec l'artiste le plus célèbre de son époque, auquel elle est incapable désormais d'acheter des œuvres : elles sont trop chères pour elle, qui doit espérer en la générosité de son ancien protégé. Sans surprise, cette situation délicate se révèle douloureuse. Dans les années 1930, Gertrude invite Olga et Pablo à venir la visiter à Belley, où elle s'est établie, mais Picasso tarde à répondre et Olga n'est pas beaucoup plus attentive. Triste fin de partie pour une amitié dont la grande période a duré de 1905 à la guerre : cette décennie occupe les deux tiers du volume. C'est celle du cubisme. Les lettres en éclairent

l'histoire de nombreuses façons, directes ou indirectes. Indirectes quand les cachets de la poste établissent le calendrier des voyages et des séjours à Horta del Ebro ou à Céret ; quand Picasso annonce la mort de son père ; et quand il tient sa confidente informée de ses variations amoureuses entre Fernande et Eva tout en lui demandant le secret sur ses aventures. Directes quand il évoque le tableau en cours ou, mieux encore, joint une photographie, par exemple celle du « portrait de Bollard » – comprenez du marchand Ambroise Vollard – qui fut donc achevé en juin 1910 : l'indication est précieuse pour l'analyse de l'évolution stylistique. Directe encore quand Gertrude propose à Pablo d'acquiescer pour lui un couple de statues africaines ou l'invite à venir voir un Greco ou des Gauguin et quand ils s'entendent sur les prix des toiles et des dessins. Et directes encore quand il choisit pour Leo une carte postale illustrée d'un nu de « femme malinké » ou commente celles qu'il vient de recevoir de Padoue, des reproductions de Donatello, « si velles » – belles.

Cette chronique est en effet écrite en français par des Américaines, un Espagnol, une Russe et quelques Françaises. L'orthographe et la syntaxe n'y sont pas impeccables, mais le lecteur a ainsi l'illusion délicate d'assister à une conversation comme il y en eut des dizaines quand Gertrude posait pour son portrait, quand elle organisait des dîners rue de Fleurus – Matisse et Braque y étaient conviés quelquefois – ou quand elle causait dans l'atelier. Le cubisme y apparaît non comme un mouvement réfléchi ou une théorie, mais, à l'inverse, comme une suite d'expérimentations rendues possibles par la complicité d'un tout petit nombre de personnes de plusieurs nationalités qui travaillaient ensemble, les uns peignant, les autres écrivant. C'était à peine un réseau, tout juste une minuscule société secrète fédérée par la certitude qu'ils étaient dans le vrai. L'histoire appelle cela une avant-garde, a posteriori.

Picasso ne jetait rien. Il a donc gardé les cartes postales que Dali lui a envoyées de temps en temps, entre 1927 et 1970. Qu'il y ait répondu est d'autant moins certain que, si Dali a plusieurs fois affirmé avoir eu des relations amicales avec son aîné, il n'en reste que peu de preuves. Les invitations, les allusions burlesques ou scabreuses, les hommages d'admiration, s'ils sont bien parvenus à leur destinataire puisqu'ils ont été retrouvés dans ses archives, ne semblent avoir obtenu aucun écho.

Ce mutisme peut s'expliquer par le franquisme déclaré de Dali à partir de la guerre d'Espagne. Mais avant, durant les années surréalistes, alors qu'à son arrivée à Paris Dali a profité de la recommandation de Picasso ? Peut-être celui-ci considèrerait-il que ce patronage suffisait.

### Objet de curiosité

A moins qu'il n'ait été agacé par la courtisane de Gala ou par les éloges que les surréalistes, Breton compris, décernaient à ce jeune artiste bruyant et qu'il n'ait pas voulu trop se rapprocher du groupe. Dali préférerait incriminer l'« entourage » de Picasso et « son système politique ». Ce mutisme est l'une des principales curiosités de leur « correspondance », une autre étant le choix d'images touristiques – taumachies ou sévillanes – dont le comique involontaire était supposé amuser Picasso. Elles font de ce volume élégamment réalisé un objet de curiosité.

A plus forte raison, Picasso gardait-il les manuscrits de ses poèmes, qu'il a commencé à écrire en 1935. On en compte plusieurs centaines en espagnol et en français, la plupart antérieurs à 1940. Ils sont épineux, rétifs à l'analyse, semés d'allusions et de symboles. Ils sont autobiographiques et fulgurants, tragiques et comiques. Ils ressemblent aux dessins de cette période, parmi lesquels ils apparaissent parfois sur la même feuille.

Ils sont d'un poète profond qui, d'un coup, décide de laisser ce langage singulier jaillir. En établir une anthologie ne peut être qu'une bonne action, tant ils restent méconnus. L'action aurait été meilleure cependant si l'ouvrage était plus épais, la préface moins brève et si des notes aidaient un tant soit peu le lecteur. ■

PHILIPPE DAGEN

### CORRESPONDANCE

de Gertrude Stein et Pablo Picasso. Edition établie par Laurence Madeline, Gallimard, « Art et artistes », 368 p., 29 €.

### LETRES À PICASSO (1927-1970) de Salvador Dali.

Edition établie par Laurence Madeline, éd. Le Promeneur, 212 p., 19,90 €.

### POÈMES, de Pablo Picasso.

Présentation d'Androula Michaël, Le Cherche Midi, 160 p., 15 €.

## Salvador Dali, l'ange élu de Millet

**DALI ET MOI** de Catherine Millet. Gallimard, « Art et artistes », 188 p., 21 €.

Dans le numéro de novembre de la revue *Art Press*, qu'elle a cofondée en 1974, Catherine Millet présente quelques extraits de son dernier

livre, *Dali et moi* : « Il m'est apparu que je partageais avec lui sinon le génie (non, je ne suis pas à ce point paranoïaque), du moins des obsessions qui m'aidaient à mieux comprendre certains de ses mécanismes de pensée. » Elle s'appuie pour ce faire essentiellement sur les écrits du peintre, qu'elle tire heureusement de l'oubli. Mais plus à la manière de saint Eloi qu'à celle de saint Lazare : les lecteurs de *La Vie sexuelle de Catherine M.* trouveront dans sa vision d'un vit textuel de Salvador D. un prolongement extraordinaire. Admettons-le : s'il s'agit d'une nouvelle méthode pour l'histoire de l'art, on va se bousculer à l'inscription dans les universités. Le livre vaut aussi pour le regard très inhabituellement intime qu'elle décrit, et pour les interprétations fort peu banales qu'elle dégage. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'y a pas de

main morte. Entrons dans le vif du sujet, c'est-à-dire l'étrange relation post mortem établie avec Dali. Elle est souvent vivifiante. Ainsi le titre, *Dali et moi*, se justifie-t-il pleinement lorsque, s'interrogeant sur les pratiques onanistes avouées de son sujet, Catherine Millet pointe du doigt ses propres émois. Pour signaler, par exemple, ce que l'exercice peut avoir d'onirique : « Je me livrais, écrit-elle en évoquant des moments de jalousie, à de longues et fréquentes séances de masturbation au cours desquelles non seulement je m'invitais par l'imagination dans l'intimité du couple qui suscitait cette jalousie, mais où je prenais la place de l'homme. Ces séances me laissaient pour un moment dans un bonheur flottant, réconciliée avec la terre entière. »

Il en est que la masturbation rend gourds. Dali semble, lui, y trouver une nouvelle dextérité.

La crainte des Espagnols, nous apprend Catherine Millet, c'est d'y perdre la vue. Moins une énucléation violente comme celle où une lame de rasoir tranche un œil dans le *Chien andalou*, que le type de cécité surnaturelle qui frappe Paul sur le chemin de Damas. Pourtant, la manipulation, selon l'auteur, est propre à lui inspirer des visions nouvelles, peut-être fantasmagiques, qu'elle décrit par le menu.

### « Palette excrémentielle »

Est-ce pour autant un livre à mettre à l'index ? Que non, car il a le mérite de rétablir Dali en selle. En interrogeant, parmi les fondements du personnage, les aspects les plus triviaux, n'hésitant pas à glisser du pot de peinture au pot tout court, Catherine Millet donne au génie toute sa dimension, fût-elle scatologique, et dut-elle faire plisser le nez aux surréalistes ou, pis encore, aux

amateurs d'art. Incontinents, ils se précipiteront au Louvre pour vérifier si, comme Dali l'affirme, « la palette excrémentielle est d'une infinie richesse, qui va du gris au vert, et des ocres au brun, voyez plutôt Chardin »...

Ils éviteront cependant de s'y rendre en métro. Sauf à vouloir également partager l'expérience dalinienne de son premier transit dans l'univers de la RATP : « Parvenu à la surface, je restai un long moment hagard, à reprendre mes esprits. J'avais l'impression d'avoir été vomé par un monstreux anus, après avoir été tumultueusement brassé par un intestin. »

Tout n'est pas rose là-dedans. Les errements politiques de l'ange élu de Millet sont expédiés en quinze lignes, avec cette excuse : « La nécessité de vivre en Espagne sans être inquiété le conduisit à la table de Franco. » Or, s'il était impitoyable avec ses opposants

politiques, le franquisme fut tolérant envers ceux des artistes qui pouvaient donner du régime une bonne image.

Miró, Tàpies n'eurent d'ennuis que lorsqu'ils participèrent à l'occupation du monastère de Montserrat, en décembre 1970, pour protester avec trois cents autres personnes contre le procès de Burgos. Encore furent-ils très vite relâchés. Picasso, lui, préféra l'exil à la soumission.

Le seul exil que l'on connaisse à Dali concernait la partie de son argent réfugiée en Suisse : Avida Dollars, comme l'avait anagrammé Breton. Là aussi, Catherine Millet trouve une justification à son héros, dans cette superbe réplique qu'il donna à Jacques Chancel : « Moi, je dois gagner de l'argent pour travailler. Vous, vous travaillez pour gagner de l'argent. » Toujours les bourses. ■

HARRY BELLET



Jean Starobinski lit à travers l'art lyrique l'évolution de l'Europe, de la naissance des nations au triomphe de l'individu

# L'opéra, scène de l'Histoire

Sans en avoir l'air, n'est-ce pas à une genèse de notre modernité que Jean Starobinski nous convie, par cette esquisse d'une histoire de l'opéra ? Derrière sa réhabilitation, moins des librettistes oubliés que du nécessaire entrelacement entre le compositeur de la musique et l'auteur du livret, l'universitaire de Genève ne cherche-t-il pas à faire du genre lyrique le lieu par excellence de la transition entre l'ancien et le nouveau ? Comme le contrepoint de l'art de la fugue, une ligne directrice anime bel et bien ce flot parfois déconcertant d'érudition et l'écriture foisonnante de ce spécialiste des Lumières, critique et psychanalyste. Une écriture qui suscite un plaisir comparable à celle qu'on éprouve au contact de Borges ou à la lecture des fresques sombres et savantes de l'Italien Mario Praz sur le romantisme noir.

Le propos le plus explicite vise à remettre dans la course sinon à égalité tous ces auteurs méconnus qui ont donné à l'opéra ses trames et ses paroles. Certes, des invraisemblances dans les intrigues – comment les héroïnes de *Così fan tutte* ne reconnaissent-elles pas les voix de leurs fiancés déguisés – marquent « en creux » la place de la musique. Celle-ci n'en fait pas moins corps avec un discours.

Derrière les références et les digressions d'un livre qui rassemble plusieurs commentaires, certains rédigés pour le journal du Grand Théâtre de Genève, *La Grange*, à l'occasion de représentations et refondus, Jean Starobinski semble vouloir suggérer une thèse.

Selon lui, dans un monde soumis à un processus inéluctable de désenchantement, l'opéra et la musique auraient joué, un temps, le rôle de religion séculière et de refuge pour des dieux et des « *enchanteresses* » que l'Europe était en train de désert. Ce cycle, commencé au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'achèverait symboliquement avec la rencontre meurtrière de la séductrice et de Jack l'Éventreur dans *Lulu* d'Alban Berg, dont la mort en 1935 précède de peu l'effondrement d'un monde dont l'opéra constituait une sorte de foyer.

Maintes scènes lyriques ont, de fait, servi de théâtre à la construction des nations, principalement au XIX<sup>e</sup> siècle. La raison en est-elle que le ressort du plaisir musical consiste, comme le voulait Stendhal, dans le « *regret désespérant* » de la patrie perdue ? Jean Starobinski pense qu'avec l'opéra « *une passion patriotique se confond avec un attendrissement devant un spectacle naturel* ».

Mais comme toute histoire, celle de l'opéra a un début et une fin – fin dont la perte de prestige de certaines figures pourrait représenter une sorte de signal. Ainsi, si le sage Sarastro de *La Flûte enchantée*, de Mozart et d'Emmanuel Schikaneder (l'auteur du

*libretto*), a pris aujourd'hui quelques traits un peu vieux, ce n'est pas par son opposition au principe féminin incarné par la redoutable Reine de la nuit – qu'il faut porter au compte d'un manichéisme nécessaire à la légende pédagogique plutôt qu'à une misogynie rétrograde. Mais parce qu'après les terreurs révolutionnaires et les totalitarismes « *la pensée du soupçon prévaut* », juge Jean Starobinski et qu'« *un retournement s'est opéré* ». « *Trop de guides idolâtrés se sont révélés des manipulateurs, et finalement des monstres* », écrit-il.

Comme dans *Les Emblèmes de raison* (Flammarion, 1989) consacré à l'imaginaire de la rationalité politique autour de 1789, et comme dans *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple* (Seuil, 1999), Jean Starobinski s'adonne ici à ce qui constitue peut-être le véritable objet de sa recherche : l'explication de la persistance d'un système d'image dans la culture européenne, en l'occurrence celui des ensorceleuses, de Juliette à Manon, créatures à qui l'opéra a procuré un délai de survie, après la magie et après la religion.

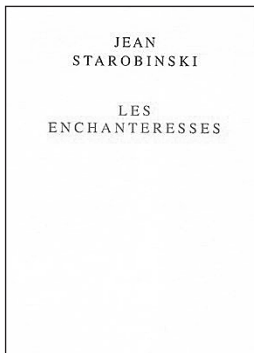
Dépositaire « *de ce qu'une culture n'a pas voulu abandonner à l'oubli* », le monde de l'opéra a assuré la transition

d'un univers de la transcendance à l'ère de l'individu. Cela se traduit par l'apparition de plus en plus insistante de l'auteur dans l'œuvre, qui commence avec Rousseau, et culmine avec Wagner. Au point d'indisposer Nietzsche, qui finira par dénoncer dans cette survalorisation d'une musique vouée à porter les espérances d'une nation en formation – en l'occurrence l'Allemagne – ou à faire fonction de foi de substitution, la triviale hypertrophie contemporaine du moi. Cette évolution aurait pour prolongement « *la mode récente des mises en scène créatrices* » dans lesquelles « *les chefs-d'œuvre du répertoire sont les prétextes* » de la libre expression de la personnalité des metteurs en scène « *jusqu'à devenir la bande-son de leurs propres fantasmes* ». L'individu libéré par l'opéra aurait fini par détruire son géniteur.

Dans les convulsions scéniques qui achèvent l'*Elektra* de Richard Strauss (sur un livret d'Hugo von Hofmannstahl), quand l'instigatrice de l'assassinat de sa propre mère Clytemnestre, frémit de furie, que reste-t-il sur les tréteaux de notre temps ? La danse et l'unique tressaillement du corps qui accompagne la destruction.

Serait-ce là où nous en sommes ? Le cours pris par l'histoire met-il fin aussi à celui de l'opéra pour lui substituer le mouvement des corps ? Doit-on lire en filigrane dans le livre de Jean Starobinski la nostalgie d'un théâtre de texte ? Les enchanteresses ont péri mais, confie-t-il quand même, les « *avoir simplement écoutées* » reste « *un bonheur* ». ■

NICOLAS WEILL



LES ENCHANTERESSES de Jean Starobinski.

Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 284 p., 22 €.

## Le responsable en France de La Paix Maintenant a rencontré seize personnalités prêtes à se partager un Etat Israéliens ou Palestiniens, itinéraires d'hommes de paix

### BÂTISSEURS DE PAIX

de David Chemla, avec la collaboration de Muriel Chemla. Ed. Liana Levi, 250 p., 15 €.

Ils sont seize, huit Palestiniens et huit Israéliens, à avoir parlé de paix avec David Chemla, dont nous apprenons qu'il est responsable pour la France du mouvement La Paix maintenant, une paix qui tarde, comme chacun le sait. Certains portent des noms célèbres : ainsi, du côté palestinien, Abdel Kader Al-Husseini ou Sari Nussibeh, et, du côté israélien, l'amiral Ami Ayalon ou l'écrivain David Grossmann. De ce même côté, Amran Mitzna a été le chef du Parti travailliste et candidat premier ministre contre Ariel Sharon.

Représentent-ils l'ensemble des deux sociétés ? Assurément non. Parmi ces seize, il n'y a que deux femmes, une dans chaque camp, qui délivrent l'une

et l'autre un message essentiel. Du côté juif, le seul séfearde est l'éditeur français David Chemla, originaire de Tunisie.

Tous, ou presque tous, ont en commun d'avoir été en phase, parfois directement, avec l'accord de Genève en 2004 ou avec la pétition « La Voix des peuples », dont les initiateurs, présents dans ce volume, sont Ami Ayalon et Sari Nussibeh. La plupart sont partis de positions extrêmement nationalistes ou à tout le moins ardemment patriotiques.

### Processus douloureux

Le cursus le plus original est sans doute celui du premier interlocuteur, Nazmi Al-Jubeh, né dans la Vieille Ville de Jérusalem. Il dit non sans humour : « *Je suis né dans le quartier juif. L'histoire est pleine de paradoxes, car cette maison était occupée jusqu'en 1947 à la fois par ma famille, qui est*

*musulmane, par une famille arménienne et par une famille juive.* » Ajoutons que Nazmi Al-Jubeh offre aussi cette particularité d'être passé par le Parti communiste jordanien. Il a fait des études d'archéologie, ce qui est plutôt une spécialité israélienne, mais, fils d'un modeste marchand d'épices, il vient d'un milieu plus populaire que la moyenne des autres protagonistes du livre, qui sont des notables.

Tous ont abouti au terme d'un long et parfois douloureux processus à la réflexion suivante : ni les Israéliens ni les Palestiniens ne disparaîtront de cette terre commune. L'Israélien Dror Etkes, qui vient d'une famille religieuse, dit les choses avec toute la netteté désirable : « *Avec la poursuite de l'occupation, nous sommes en train de transformer Israël en Etat d'apartheid de jure – nous le sommes déjà de facto.* »

Assurément, on peut rêver d'un Etat binational, mais on ne pourra penser à

une telle réalisation que lorsque les Palestiniens auront accédé à l'indépendance étatique. Pas question non plus de dresser un portrait symétrique sur le registre de la puissance : la supériorité israélienne est écrasante. Seule la démographie, y compris dans l'Israël d'avant 1947, et l'environnement sont en faveur des Arabes.

Autre dissymétrie : dans leur quasi-totalité, les interlocuteurs palestiniens ont connu la prison. Plusieurs ont été torturés, et je n'écris pas cela sans honte. Tous pourtant veulent la paix et, dans toute la mesure du possible, l'égalité. Sont-ils représentatifs ? Ils ne comptent parmi eux ni membres du Likoud ni adhérents du Hamas. Beaucoup de Palestiniens tiennent Marwan Barghouti, actuellement en prison, comme l'interlocuteur essentiel. Sortira-t-il de cage pour conclure la paix ? Il n'est pas interdit de rêver. ■

PIERRE VIDAL-NAQUET

LAURENT DOUZOU

## Des foules de philosophes sortent des ruines

Sortez papier et crayon, et inscrivez votre réponse à la question : combien pouvez-vous nommer de philosophes de l'Antiquité, grecque ou latine, dont le nom commence par la lettre L ? Revenez dans cinq minutes.

Normalement, vous n'auriez pas dû oublier Lucrèce. Son *De natura rerum* (*De la nature*), un des rares poèmes philosophiques de l'histoire occidentale, a fait connaître de siècle en siècle l'essentiel de la doctrine d'Epicure. Vous auriez pu songer à Leucippe, l'inventeur de l'atomisme, ou bien à Lucien de Samosate, auteur de satires voltairiennes avant la lettre, disponibles pour certaines en édition de poche. Ensuite, c'est moins simple. Pour citer Lactance, qui fit l'apologie du christianisme au début du quatrième siècle de notre ère, il faut être déjà plus ou moins savant. De même pour nommer Longin, auteur d'une œuvre abondante sur les écoles philosophiques de son temps, le troisième siècle de notre ère, en particulier la postérité de Platon.

Résultats : quatre noms, en mettant les choses au mieux. Il vous en manque exactement... cent ! Ce sont en effet 104 philosophes grecs et romains – pas moins ! – qui sont répertoriés, à la seule lettre L, par ce nouveau volume du *Dictionnaire des philosophes antiques*. Cette cohorte d'existences reconstituées va du juriste latin, connaisseur d'Aristote, nommé Labeo (Antistius) – que vous ne confondrez pas avec Labeo (Cornelius), philosophe plus tardif, qui s'est efforcé de concilier les dieux romains avec ceux de l'Orient – jusqu'à Lysis de Tarente, disciple de Pythagore.

Pour chacun d'eux (ou chacune d'elles, puisqu'il y a des femmes, par exemple Lasthanéa de Mantinée, une disciple de Platon), vous trouverez, comme dans les tomes précédents, la liste complète de toutes les données actuellement disponibles : dates, éléments biographiques, œuvres (transmises ou perdues), éditions, études savantes traitant de cet auteur (références, souvent résumées,

parfois discutées et commentées). Principe constitutif de cet outil de travail unique au monde : entrecroiser, pour chaque philosophe, toutes les informations dispersées dans des centaines de revues et de périodiques concernant l'histoire de la

### CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

philosophie antique, mais également des domaines aussi divers que l'archéologie, la numismatique, la papyrologie. Grâce à cette multitude de détails infimes, qui forment une documentation immense une fois rassemblés, des foules de philosophes sortent des ruines.

À côté des grands, que l'on étudie partout, se pressent désormais tous ceux dont on a relevé le nom sur une inscription ou dans un texte. Certains sont bien éclairés : recoupement de plusieurs témoignages, fragments

d'œuvres. D'autres restent dans l'ombre, mentionnés une fois seulement dans quelque source. Depuis le commencement de cet incroyable dictionnaire, en 1989, ils sont déjà près de trois mille à retrouver une identité presque complète ou une brève de visage. Richard Goulet, maître d'œuvre de cette entreprise colossale, a coordonné le travail de plusieurs dizaines de rédacteurs français et étrangers. Ce labeur exceptionnel sera achevé dans cinq ou six ans avec la mise au point des deux derniers volumes.

Le seul regret, c'est qu'une telle mine d'informations ne soit pas mieux utilisée internationalement. Il faudrait sans doute que l'édition papier, chère et lourde, s'accompagne d'une mise en ligne de cette fantastique base de données. Il serait possible de la réactualiser en permanence, de la consulter instantanément selon des critères multiples (par époques, par écoles, par références bibliographiques, etc.), de l'enrichir continuellement des observations des

## Une biographie de Berty Albrecht L'héroïne de Combat

BERTY ALBRECHT de Dominique Missika. Perrin, 332 p., 21 €.

Berty Albrecht, qui reçut la croix de la Libération à titre posthume en août 1943, est une des plus pures figures de la Résistance française. Sa fille Mireille a consacré deux ouvrages biographiques (*Berty*, éd. Robert Laffont, 1986 ; *Vivre au lieu d'exister*, éd. du Rocher, 2001) à cette femme d'exception qui ne se laisse pas aisément approcher. Dominique Missika relève, à son tour, le défi en mettant sa plume, alerte et chaleureuse, au service de cette forte personnalité, dont elle s'attache à comprendre le cheminement.

Née le 15 février 1893 à Marseille dans une famille protestante aisée, Berty Wild décrocha un diplôme d'infirmière en 1912, puis partit à Londres pour échapper à la férule de sa mère. En décembre 1918, elle épousa Frédéric Albrecht, courtier prospère. Femme d'intérieur accomplie, Berty Albrecht n'en était pas moins une militante féministe. Séparée de son mari, installée à Paris, elle créa en novembre 1933 une revue avant-gardiste, *Le Problème sexuel*, qui tint deux ans. Constamment sur la brèche, de l'Éthiopie à la République espagnole, elle reprit des études et devint surintendante d'usine en 1938.

Cette vie bien remplie gagna encore en densité à partir de 1940. Au côté d'Henri Frenay, Berty Albrecht fut une pionnière de la Résistance et travailla à faire éclore le mouvement Combat. Il lui fallut une énergie peu commune pour surmonter les épreuves en 1942 : arrestations, internement, parce qu'elle avait simulé la folie, à l'asile du Vinatier, à Lyon, d'où elle s'évada le 23 décembre. C'est une femme épuisée mais à la détermination intacte qui recouvra la liberté. A nouveau arrêtée le 28 mai 1943, elle se pendit dans sa cellule à Fresnes.

On ne peut lire les pages que lui consacre Dominique Missika sans penser à la définition qu'André Postel-Vinay donne du héros en parlant de Pierre Brossolette : « *C'est celui qui va jusqu'à la limite du courage et au-delà, qui renouvelle sans cesse son effort et qui en meurt.* » Non sans préciser : « *Mais l'héroïsme, c'est autre chose aussi. Il n'y a pas de véritable héroïsme si l'on garde des illusions sur les hommes, pas d'héroïsme vrai sans vision réaliste des événements et de leurs lendemains désenchantés, sans la vivacité d'imagination qui fait mesurer à l'avance l'ampleur et les détails du péril.* » A cette aune, la vie que mena Berty Albrecht entre 1940 et 1943 fait bien d'elle une héroïne au sens exact du terme. ■

### DICTIONNAIRE DES PHILOSOPHES ANTIQUES T. IV (de Labeo à Ovidius)

Sous la direction de Richard Goulet, CNRS Editions, 920 p., 80 €.



Avant d'être un film, « Nous ne vieillirons pas ensemble » était un roman écrit sous le coup d'une rupture

# Pialat l'écrivain

Ancien élève des Arts déco puis des Beaux-Arts, Maurice Pialat a caressé un temps le rêve de devenir peintre. Il a peint, décidé très tôt de cesser, sans se considérer comme un peintre raté, et sa veuve, Sylvie Pialat, a d'ailleurs organisé en 2003 une exposition de ses toiles de jeunesse.

On retrouve des traces de cette passion dans *A nos amours*, où l'amant malheureux de l'héroïne fréquente une école de dessin, où Suzanne/Sandrine Bonnaire est férue de Bonnard, et où Pialat lui-même, lors d'une homérique scène de repas, cite Van Gogh qui, sur son lit de mort, s'en prit aux gens tristes. *Van Gogh*, le film qu'il consacra au « crevard » d'Auvers-sur-Oise, est semé d'hommages à Degas, Renoir, Seurat, Toulouse-Lautrec.

On sait moins que ce grand lecteur autodidacte avait aussi des fantasmes d'écrivain. On a oublié que l'un de ses premiers courts-métrages, *L'Amour existe*, primé à Venise en 1960, avait été remarqué pour son style littéraire. On ignore souvent qu'il a rédigé cinq cents pages de cahiers inédits intitulés *Le Livret de Van Gogh*.

**NOUS NE VIEILLIRONS PAS ENSEMBLE**  
de Maurice Pialat.

Ed. de l'Olivier, 158 p., 16 €.

Lorsqu'ils évoquent le document de travail qui servit de base à *Nous ne vieillirons pas ensemble*, ses acteurs parlent d'un « scénario très bien écrit », et François Truffaut, qui l'avait lu, le qualifie d'« épais comme un roman ». Ce film est en fait bel et bien tiré d'un roman, publié aux éditions Galliera en 1972, juste avant la projection cannoise. On le redécouvre avec intérêt.

« C'est un Simenon sans fiction, sans meurtre, sans accomplissement tragique », écrit Jacques Fieschi dans la postface de cette nouvelle édition. De Simenon, en effet, « la brièveté, la progression lapidaire, l'ellipse, le dialogisme ». Pialat ne fait aucun effort pour rendre ses personnages sympathiques. Il aligne des états, dans une langue « économe et triviale », accouche d'un art brut. Son écriture, comme ses images, paraît surgir d'un premier jet, dépouillé de toute surcharge.

Pionnier de l'autofiction, Pialat raconte un épisode de sa propre vie. *Nous ne vieillirons pas ensemble* (titre emprunté à Paul Eluard), c'est l'histoire de sa rupture avec Colette, avec laquelle il avait trompé Micheline, sa



Maurice Pialat, en 1980. AFP

première femme. Il l'avait rencontrée en 1960 quand elle avait 19 ans. Elle était secrétaire, il voulait lui faire faire du cinéma, et pendant qu'il tournait ses *Chroniques turques* à Istanbul, elle venait parfois le rejoindre, tenir le micro.

## Le martyre d'un homme accro

Elle le quitta en 1966, le laissant désespéré. « Je suis dans le noir. Je ne dormirai pas. Je ne dormirai jamais plus comme avant. Combien de temps mettrai-je pour oublier Colette ? Je n'oublie pas les gens que j'aime. On n'en rencontre pas souvent » sont les dernières lignes du livre.

Pourquoi cette jeune femme, qui le considérait comme un génie et voulait l'épouser, a-t-elle fini par lui préférer un autre homme ? C'est toute la beauté de ce livre que de faire mine de donner une réponse évidente. Pour qui ne retient que l'écumé, *Nous ne vieillirons pas ensemble* montre un couple illégitime qui passe de l'idylle au déchirement

le plus brutal. Le martyr vécu par une maso, molle qui se fait traiter de « moche », « fainéante », « bonne à rien », et encaisse gifles, humiliations. « Je reste avec toi par pitié, lui assène-t-il. Tu t'accroches à moi depuis six ans, tu n'as aucune volonté, aucun courage. Ton seul orgueil, c'est l'orgueil de la médiocrité. Tu ne sens pas que j'en ai marre de toi... Barre-toi en Angleterre, tu apprendras au moins quelque chose. J'en ai rien à foutre de ne plus te voir... »

Tigre furieuse broyant une midinette de papier ? Il s'agit bien plutôt du martyr d'un homme très accro, certain d'être condamné à un destin morose, mal-aimé par lui-même, qui trouve une échappatoire à ses angoisses et à sa violence verbale dans la fuite, la convulsion, mais qui s'avoue « fou de joie » quand elle revient, est prêt à tout accepter pour reténir cette maîtresse qui passe insensiblement de la docilité à l'éloignement.

Dans le bonus du DVD du film (Gau-mont), il converse (terrible malenten-

du) avec Lucien Bodard : « C'est quand on se montre le plus qu'on se cache le plus », convient Pialat à propos de cette œuvre qui, en creux, le dévoile éperdu, prêt à suivre Colette « comme un petit chien », malheureux comme les pierres de ne pouvoir la reconquérir.

Ce qu'il livre ici avec l'apparence d'un cœur sec, c'est le désarroi d'un faux goujat, la fatalité qui conduit à faire plus de gestes déplacés qu'à déployer des caresses, ce mélange de pudeur et de blocage qui l'empêche d'arborer le meilleur de lui-même.

« Je croyais que cela venait de moi, mais, en fait, j'ai compris plus tard que ça venait d'elle » : Pialat se mettait en colère lorsqu'on lui disait l'admiration suscitée par ce portrait à charge d'un bourru jaloux. Pour lui, il s'agissait d'un autoportrait écorché avec une femme dont le désamour était inscrit dès le départ. « Les femmes sont moches, quand même. » Pialat écrivain ? Cela ne fait pas de doute. ■

JEAN-LUC DOUIN

## ZOOM



**L'INDE FANTÔME**  
de Louis Malle  
Le « Carnet de voyage » écrit en 1968 par Louis Malle est conçu sur le modèle de *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris.

Il est précédé d'une passionnante préface de Robert Grélier sur la vie et l'œuvre du cinéaste pendant ces deux ans où il découvrit l'Inde, au moment même où il ressentait le besoin de se démarquer de ses origines bourgeoises. J.-L. D.

Gallimard, 236 p., 22,50 €.

**JEAN RENOIR, UNE VIE EN ŒUVRE**, de Claude-Jean Philippe allie compétence et subjectivité dans son exploration du cinéaste, côté privé et côté public. Le dédain désinvolte de Renoir pour la logique chronologique déteint sur la manière dont il discute ou s'enthousiasme.

J.-L. D.

Grasset, 462 p., 19,90 €.

**D'UN RENOIR L'AUTRE**, de Claude Gautéur. Mise à jour de *Jean Renoir, la double méprise*, publié en 1980, l'ouvrage de Claude Gautéur fait très scrupuleusement le point sur toutes les études consacrées à Jean Renoir, et entend tordre le cou à quelques légendes. Claude Gautéur est de ces passionnés qui plongent dans les archives et truffent leurs plaidoyers de pièces à conviction. J.-L. D.

Le Temps des cerises, 254 p., 18 €.



**LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE, 1936-1986**  
de Pierre Barbin  
Pierre Barbin est l'homme auquel le gouvernement français confia la

Cinémathèque française en 1968, pour remplacer Henri Langlois. Etayé par des archives déposées à la BNF, ce livre polémique raconte des choses désagréables sur ce qui s'y passa durant l'Occupation, égrène les rapports orageux de Langlois avec les institutions et relate l'« Affaire » de la Cinémathèque en 1968 d'une façon différente de la légende. J.-L. D.

Vuibert, 228 p., 20 €.

## Une formidable balade dans les villes du 7<sup>e</sup> art Quartiers de cinéma

Les maîtres d'œuvre de cette encyclopédie ont retenu la leçon des meilleurs guides touristiques. Ils multiplient les lieux de promenade, conjuguent plusieurs types de regards, combinent espace et temps, et croisent à loisir rêve et réalité.

Ainsi la lecture vagabonde à laquelle nous sommes conviés par quatre-vingt-dix arpenteurs nous mène-t-elle des genres cinématographiques aux cités, des sites et personnages aux cinéastes citadins, après quelques articles « techniques » explorant le décor, la poursuite, le terrorisme, et un entretien éclairé avec Eric Rohmer. Tant de professionnels (architectes, urbanistes, paysagistes, concepteurs lumière) revendiquent l'influence du cinéma dans leur pratique.

« Filmée, la ville change », écrit Jean-Louis Comolli. C'est bien ce que l'on attend des cinéastes : qu'ils nous proposent des points de vue, même lorsqu'ils signent des documentaires, à l'image de Jean Vigo hystérisant Nice ou de Dziga Vertov érotisant des rues endormies. Le thriller fait de Los Angeles une ville noire, et la Nouvelle Vague transforme Paris en terri-

toire de déambulations.

Qui dit clochard dit *Boudu*, mais aussi *Amants du Pont-Neuf*, la gare attire Chahine et Chéreau, le métro amasse Zazie et Luc Besson, le port embarque Carné, Demy, Fassbinder, Kazan et Tanner.

Comment visiter Abidjan sans Jean Rouch (*Moi un Noir*), Barcelone sans Antonioni (*Profession reporter*), Berlin sans Wenders (*Les Ailes du désir*), Kyoto sans Mizoguchi, Lyon sans Thierry Frémaux, Paris sans N.T.Binh, Manhattan sans Woody Allen ou Alfred Hitchcock ?

Chaque ville, évidemment, arborant mille facettes au gré de ses filmeurs. Le New York de Sidney Lumet ou de John Cassavetes est très éloigné de celui de Martin Scorsese ou d'Abel Ferrara.

Mais le plus passionnant, dans cette ambitieuse entreprise aussi documentée que subjective, est peut-être dans l'exploration des quartiers d'un cinéaste. Les déri-

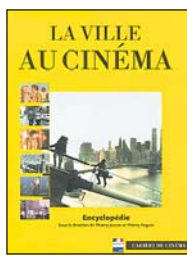
ves de Debord, les carnivals romains de Fellini, la mosaïque culturelle d'Amos Gitai et les estacades marseillaises de Robert Guédiguian.

Le monde souterrain de Fritz Lang et les villes-aquariums de Michael Mann. Pasolini et les *borgate* populaires, Satyajit Ray à Calcutta, Resnais en quête d'Art déco, Wong Kar-wai dans la nostalgie d'un Hongkong qui surgit à ses yeux comme « un spectre éternel ».

« La cinéphilie est comme un inconscient de la ville et les cinéphilés sont les fantômes qui peuplent cet inconscient », dit Thierry Jousse. Un film détermine-t-il une attirance pour une ville, ou est-ce l'inverse ? Ce très beau livre de cinéma archive aussi d'inoubliables plans, vestiges de sites disparus. Car, souligne Thierry Pacquot, « la ville filmée n'existe plus ».

Ce qui fait dire à Godard que le cinéma est « le dernier transport en commun ». ■

J.-L. D.



**LA VILLE AU CINÉMA**  
Sous la direction de Thierry Jousse et Thierry Pacquot

Cahiers du cinéma, 896 p., 60 €.

## Une « bio-filmographie » de Tim Burton Le kid d'Hollywood

**TIM BURTON**  
d'Antoine de Baecque.

Cahiers du cinéma, 192 p., 35 €.

L'œuvre protéiforme de Tim Burton est l'une des plus convaincantes offertes par le cinéma américain depuis les années 1980. Une œuvre qui s'aventure du côté de l'animation (*L'Étrange Noël de Mr. Jack*, *Les Noces funèbres*), du cinéma « live » (*Batman*, *Charlie et la chocolaterie*), de la télévision, d'Internet et même de la littérature (*La Triste Fin du petit enfant hûtre*, 10/18).

En vingt-cinq ans, Tim Burton a mené un travail d'une cohérence rare. D'abord sur un plan esthétique. L'imaginaire gothique, hérité du cinéma d'horreur anglais des années 1960 et des séries B du réalisateur américain Roger Corman, est devenu sa marque de fabrique. Ensuite, dans sa constante thématique. Né à Burbank, une ville terne de la banlieue de Los Angeles, Tim Burton s'est toujours senti marginal dans cet univers normalisé, comme le seront tous ses héros.

A ce travail exceptionnel, il manquait un livre d'analyse capable d'en saisir les enjeux. C'est chose faite avec le *Tim Burton* d'Antoine de Baecque. L'appro-

che bio-filmographique choisie par l'auteur, qui consiste à analyser les films de Tim Burton dans leur ordre chronologique, en évitant de les dissocier du parcours autobiographique, mental et commercial du réalisateur, se révèle judicieuse.

Sa relation à la fois conflictuelle et harmonieuse avec Hollywood symbolise à merveille les tensions entre l'artiste et l'industrie. Des enjeux saisis et décrits avec une rare acuité dans ce livre. L'analyse des génériques des films, perçus comme « une démonstration de force » où le logo même des producteurs, Warner Bros ou Fox, est remodelé pour imposer son style, se révèle un modèle du genre. Comme l'est un peu plus loin l'impeccable développement sur la cinéphilie du cinéaste, envisagée comme une amitié plus qu'un savoir.

Les nombreuses illustrations de l'ouvrage soulignent la cohérence visuelle de l'œuvre de Burton, tandis qu'une iconographie fouillée, soucieuse de rappeler les nombreuses influences du cinéaste, saisit bien son rapport à ses maîtres – Mario Bava, Terence Fisher, Roger Corman –, qu'il modernise, transcende et ne copie jamais. ■

SAMUEL BLUMENFELD



Une expérience originale d'atelier d'écriture en Seine-Saint-Denis

# Les écrivains en herbe d'un lycée professionnel de Pantin

Dans une salle de la bibliothèque Elsa-Triolet, à Pantin, vingt-cinq lycéens sont attablés devant leur feuille blanche. Ces élèves du lycée professionnel Félix-Faure, qui préparent un diplôme d'électrotechnicien, sont issus de l'immigration maghrébine, turque, antillaise ou africaine. Tous vivent en Seine-Saint-Denis, le département d'où sont parties cet automne les émeutes des banlieues.

Silence et concentration. Le stylo Bic serré dans leurs jeunes mains, ils tâtonnent. Ce matin de décembre, l'écrivain François Bon leur a lu un extrait de *Lambeaux*, de Charles Juliet (Gallimard, « Folio »). A eux, maintenant, d'inventer des vies sur le papier. Pendant deux heures, ces garçons, plutôt fâchés avec le français scolaire, plongent en eux-mêmes.

Au terme de la matinée, chacun a écrit un texte, tranche de vie du quotidien de banlieue. Histoire d'un père au chômage, en quête d'un stage, ou d'un grand-père, tirailleur sénégalais enrôlé dans la seconde guerre mondiale. Eloge d'un père mort d'un cancer lié à sa profession. Retour au bled d'un vieil immigré algérien. A ces textes denses, graves, s'ajoutent des rêveries adolescentes – les filles, le désir.

L'atelier d'écriture est l'une des initiatives proposées dans le cadre de l'opération « Ecrivains en Seine-Saint-Denis », un projet lancé en 1986 par le bureau du livre du conseil général. Chaque année, trois écrivains sont invités pour une durée d'un an. En échange d'une bourse allouée par le département (de 12 000 à 15 000 euros), ils sont associés à une bibliothèque municipale pour des actions multiples, qui comprennent le plus souvent des ateliers d'écriture destinés aux jeunes, scolarisés ou chômeurs.

« La première fois que les jeunes viennent à la médiathèque, ils sont intimidés. Ils pensent que ce n'est pas un lieu pour eux », explique Marie-Pierre Dégéa, bibliothécaire à Pantin, qui a accueilli tous les écrivains invités dans cette ville depuis vingt ans. « Une fois rassurés, ils commencent à écrire. Je suis toujours stupéfaite par la force de leurs textes. Alors pourquoi ne voit-on jamais cette richesse, cette vitalité ? Pourquoi, lorsqu'il s'agit des jeunes de banlieue, montre-t-on seulement l'agressivité ? »

François Bon a souvent animé des ateliers d'écriture, comme en témoigne la nouvelle édition de son ouvrage consacré à cette activité, *Tous les mots sont adultes* (Fayard). Parmi la liste des auteurs invités depuis 1986, il fait plutôt figure d'exception. « Nous cherchons à provoquer des ren-



L'écrivain François Bon animant un atelier d'écriture à Pantin, en 2005. VILLE DE PANTIN

contres avec des auteurs contemporains. Nos critères sont d'abord littéraires », précise Xavier Person, chef du bureau du livre du conseil général. Des poètes comme Jean-Michel Espitalier ou Valérie Rouzeau, des romanciers comme Sylvie Germain, Fred Vargas, Chloé Delaume, Jacques Séréna ou Richard Morgiève ont ainsi arpenté les quartiers et les cités de la Seine-Saint-Denis.

## « Donner un porte-voix »

« J'ai découvert un univers que je ne connaissais pas », confie Arnaud Cathrine, le jeune romancier de *Sweet Home* (Gallimard/Phase 2). En 2001, il est intervenu dans plusieurs communes, dont Clichy-sous-Bois. « Au cours des ateliers d'écriture, je sentais le bâillon qui les empêchait de s'exprimer. Ils ont intériorisé l'idée qu'ils n'ont pas la parole, au point qu'ils ne se sentent pas autorisés à parler d'eux. Ils ne croient pas du tout qu'ils sont dépositaires d'histoires tout aussi passionnantes qu'ailleurs, car il n'y a pas d'espace pour eux afin de dire ce qu'ils vivent. S'autoriser à créer, à écrire, c'est s'autoriser à exister : j'avais l'impression de leur donner un porte-voix qu'ils n'ont pas et que, selon eux, ils n'auront jamais. » L'expérience a tellement ému l'écrivain qu'il a décidé d'animer des ateliers dans des hôpitaux psychiatriques : « J'ai envie d'aller là où ça ne va pas de soi. »

Cette année, Leslie Kaplan, auteur de *La*

*Psychanalyste* (POL), intervient à la bibliothèque et aux Lilas. « Je propose aux habitants un certain nombre de questions : les arbres, la nature, comment on la voit ? Le passé, comment il nous tient ? La mémoire, à quoi elle sert ? Le présent, est-ce qu'il s'invente ? » Les textes seront rassemblés et joués lors d'un festival aux Lilas. La romancière tient un blog autour de cette expérience, sur le site d'Ecrivains en Seine-Saint-Denis ([www.inventaire-invention.com](http://www.inventaire-invention.com)), où l'on trouve aussi les traces des précédents invités, sous forme de dossiers, de textes inédits ou d'archives sonores. Elle doit aussi présenter sa conférence sur Hannah Arendt dans plusieurs bibliothèques du département.

« Les bibliothécaires peuvent témoigner de la richesse et de la sensibilité des jeunes, qui se révèlent dès qu'on leur en donne l'occasion », explique Xavier Person, qui n'a pas été surpris par les révoltes de cet automne dans les banlieues. « Pourtant, ce que nous faisons reste expérimental, poursuit-il. En Seine-Saint-Denis, le taux de fréquentation des bibliothèques varie de 3 % à 33 % de la population, contre 17,5 % en moyenne nationale. Tout dépend de l'état et de l'offre des équipements, qui restent très inégaux selon les municipalités. » Il ajoute : « Les contacts avec les écrivains facilitent l'accès au langage et à la construction de soi. Mais il reste tant à faire... » ■

CATHERINE BÉDARIDA

## ÉDITION

**Thierry Pfister, 60 ans**, qui était directeur de collection chez Albin Michel, puis secrétaire général chargé de l'édition depuis 2001, et membre du comité de lecture, a pris sa retraite de la maison de la rue Huyghens, le 1<sup>er</sup> décembre. Il n'est pas prévu pour l'instant de le remplacer. M. Pfister avait été rédacteur au service politique du *Monde*, de 1969 à 1979, avant de rejoindre le cabinet de Pierre Mauroy, premier ministre, de 1981 à 1984. Il a écrit de nombreux ouvrages politiques, dont *La Vie quotidienne à Matignon au temps de l'union de la gauche* (Hachette, 1985).

**Le 21<sup>e</sup> Salon du livre de jeunesse**, qui s'est tenu du 30 novembre au 5 décembre à Montreuil (Seine-Saint-Denis), a, selon ses organisateurs, accueilli, comme en 2004, 145 000 visiteurs, dont près de 29 000 scolaires.

**Une statue en bronze de 3 m d'Alexandre Dumas** a été dévoilée dimanche 11 décembre à Villers-Cotterêts (Aisne), la ville natale de l'écrivain. Alain Decaux a rappelé que cette statue représentait « l'exécution d'une promesse de l'Etat pour répondre au chagrin des Cotteréziens » après le transfert des cendres d'Alexandre Dumas au Panthéon, en 2002.

**Omnibus lance une nouvelle collection.** Jaquette au ton acidulé, couverture cartonnée pleine toile, tranches dorées : c'est sous les apparences d'une « grande » que se présente « La petite bibliothèque » d'Omnibus, qui propose, en un coffret, cinq classiques de la littérature mondiale au prix raisonnable de 31, 50 €. A raison de deux coffrets par an, les premiers comprennent notamment *Manon Lescaut*, de l'abbé Prévost, *Les Liaisons dangereuses*, de Laclos, ou *Bel-Ami*, de Maupassant. Une belle idée pour les fêtes.

**Prix.** Le **prix François-Mauriac** a été décerné à Pierre Daix pour *Bréviaire pour Mauthausen* (Gallimard) ; le **Prix de la nouvelle de l'Académie française** est revenu à Fabrice Patat pour *Trouver dans une poche* (Buchet-Chastel) ; le **Prix littéraire des droits de l'homme** à Sylvain Darnil et Mathieu Le Roux pour *80 hommes pour changer le monde* (J.-C. Lattès) ; le **prix littéraire RFI Témoin du monde** à Khaled Hosseini pour *Les Cerfs-Volants de Kaboul* (Belfond). Larry Towel est le lauréat du **prix Nadar** pour *No Man's Land* (éd. Textuel) et Serge Koster celui du **Grand Prix de la critique**, pour *Michel Tournier ou le choix du Roman* (Zulma).

## AGENDA

**LE 16 DÉCEMBRE.**  
**CENSURE. A Paris**, au Centre culturel canadien, aura lieu, autour du thème de la censure, le 9<sup>e</sup> colloque des Invalides, organisé par Michel Pierssens et Jean-Jacques Lefrère, avec notamment Françoise Gaillard, Régis Debray et Dominique Noguez (à 9 heures, 5, rue de Constantine, 75007 ; rens. : 01-44-43-22-94 ou [www.maldoror.org/Invalides2005](http://www.maldoror.org/Invalides2005)).

**LES 16 ET 17 DÉCEMBRE**  
**JANKÉLÉVITCH. A Paris**, un colloque intitulé « Vladimir Jankélévitch, actuel inactuel » est proposé par le Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine-ENS,

et l'Association Vladimir Jankélévitch. Intervient notamment Pierre-Michel Klein, Frédéric Worms et Arnold Davidson (à 9 h 15, 45, rue d'Ulm, 75005, salle des Actes).

**LES 15, 16 ET 17 DÉCEMBRE.**  
**A Paris**, au Centre culturel Calouste Gulbenkian, se tiendra un colloque « Portugal - Sri Lanka 500 ans » qui mettra l'accent sur les phénomènes d'interaction politique, religieuse, sociale et culturelle qui perdurent entre les deux pays depuis cinq siècles (à 11 heures le 15 et 9 h 30 le 16 et 10 heures le 17 ; 51, avenue d'Iéna, 75016 ; rens. : 01-53-23-93-93 ou [www.gulbenkian.org](http://www.gulbenkian.org)).

## La fin d'un lieu historique du boulevard Saint-Michel, à Paris L'ex-librairie des PUF va fermer

L'ex-librairie des Presses universitaires de France (PUF), place de la Sorbonne, à Paris dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, vit ses derniers moments. Le bail commercial du 49, boulevard Saint-Michel a été vendu, il y a une quinzaine de jours, par son actuel propriétaire, Patrick Arfi, éditeur et ancien directeur de la structure de distribution Vilo, à l'enseigne de vêtements bon marché pour hommes Delaveine, déjà présente un peu plus bas sur le boulevard. A la clé, c'est le sort de près de vingt salariés qui se joue et la disparition d'une librairie située à cet endroit depuis 1920.

Rebaptisée « L'Univers du livre », elle avait été reprise à l'été 2004 par les frères Patrick

et Rémy Arfi qui avaient eux-mêmes pris la succession de la librairie Gibert Joseph. Son chiffre d'affaires n'était plus alors que de 2,9 millions d'euros, tandis que le déficit annuel dépassait 250 000 euros et que l'activité avait chuté de 40 %.

En 1999, une première opération de sauvetage avait été menée, sous l'égide de Jean Tiberi, alors maire de Paris, pour, déjà, éviter la vente à une enseigne de prêt-à-porter et assurer la relève par Gibert, l'autre libraire historique du boulevard.

L'affaire a été évoquée, lundi 12 décembre, au Conseil de Paris. En vain. Maire du 5<sup>e</sup>, M. Tiberi se dit « très contrarié pour le quartier, pour l'édition et les personnels, car à quelques mois près, l'affaire aurait pu être sau-

vée ». Les élus municipaux attendent en effet des décrets d'application d'une loi votée le 16 juillet qui leur permettrait notamment de préempter des baux commerciaux. Adjointe (PS) au maire de Paris chargée du commerce, Lyne Cohen-Solal dénonce aussi « un naufrage où il y a beaucoup de responsables, y compris les PUF ».

Président du directoire des PUF, Michel Prigent dit sa « très grande tristesse » mais rappelle que « depuis 2000, les PUF n'ont plus aucun lien avec les salariés ». Seul un accord commercial « qui est respecté par les PUF » précise-t-il, relie aujourd'hui l'ancienne librairie de la place de la Sorbonne et son ancienne maison mère. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURE

**Trahie**, de Karin Alvtengen (Plon)  
**Romans**, de Charles Bukowski (Grasset)  
**Un homme sans tête**, d'Etgar Keret (Actes Sud)  
**Bonsoir les choses d'ici-bas**, d'Antonio Lobo Antunes (éd. Christian Bourgois)  
**Fenêtres de Manhattan**, d'Antonio Muñoz Molina (Seuil)  
**Georges de La Tour**, de Pascal Quignard (éd. Gallilée)  
**Koman sa sécri émé**, d'Annie Saumont (Julliard)

### ESSAIS

**Penser la liberté, penser la démocratie** de Raymond Aron (Gallimard)  
**Demain est écrit**, de Pierre Bayard (éd. de Minuit)  
**Archives Dada**, de Marc Dachy (éd. Hazan)  
**Mélancolies**, de Yves Hersant (éd. Robert Laffont)  
**Malwida Von Meysenburg**, de Jacques Le Rider (éd. Bartillat)  
**Les Gars du coin**, de Nicolas Renahy (La Découverte)  
**Ecrits sur l'art**, de Mark Rothko (Flammarion)



# Hélène Cixous

## « La littérature suspend la mort »

Trois publications portent le nom de l'écrivain et dramaturge : le récit d'une passion, un album de portraits par la photographe américaine Roni Horn et une présentation critique et biographique

**Pouvez-vous parler de l'intime, de cette circulation qu'il y a, dans vos textes récents et dans *L'Amour même dans la boîte aux lettres* en particulier, entre le familial, le familial, le confidentiel et une réflexion, disons, plus publique ?**

Rien de plus intime, dira-t-on, que l'amour, là où l'on fait l'amour. Mais que fait-on avec l'amour, en tant qu'être humain et animal ? C'est une question de vie ou de mort, bien sûr, mais c'est une question universelle, la première. C'est elle qui subvertit, qui hante toutes les scènes dans lesquelles nous nous déplaçons, toutes celles qui semblent être professionnelles, extérieures, « extimes », politiques, etc. Pour moi, il s'agit toujours de mise en question de l'amour. L'amour à son tour met en question les scènes à rôles, où nous tenons des rôles, où nous avons des fonctions, où, pourrais-je presque dire, l'amour se heurterait à deux espèces d'incarnation d'inimitié : d'une part, son contraire, la haine, l'hostilité, la guerre et, d'autre part, ce qui fait limite à tout – sans que moi-même, à titre personnel, je veuille accepter que cette limite soit – et qui est la mort. L'amour s'avance comme une sorte de fleuve vital, côtoyé par les puissances hostiles à l'amour et par les puissances avec lesquelles nous pouvons entretenir une sorte d'infini dialogue. Ce que je souhaiterais appeler amour, c'est un renoncement à la réquisition d'un moi voulant exercer un pouvoir sur l'autre, un renoncement qui accepterait, sans s'incliner, donc de bon cœur, de se livrer, d'ouvrir, de donner lieu à l'autre en le respectant, et c'est ça, l'amour même. Un amour qui comprend qu'il s'agit de se rendre, au sens de partir, de s'envoler, mais aussi de rendre les armes, puisque, hélas, tout est toujours mesuré à la guerre.

**Dans ce texte, qui n'est pas chronologique, puisque vous racontez l'histoire à rebours, vous fournissez des dates qui remontent à quarante ans plus tôt. Comment votre mémoire s'organise-t-elle quand vous décidez de raconter un événement en rapport à d'autres événements de votre passé ?**

Je suis tout à fait consciente que, quand j'inscris quelque chose dans une temporalité, il s'agit d'une temporalité autobiographique. J'exclus totalement ce qui serait de l'ordre du roman historique. Je ne peux pas. Je pourrais le faire de façon métaphorique ou en prenant un passage d'une œuvre littéraire du passé qui aurait une dimension contemporaine. Mais je ne peux pas alimenter ainsi un texte, sauf à puiser dans ma mémoire, dans mon expérience personnelle qui à mon âge, si je puis dire, plus ce qui m'a été rapporté par la génération précédente, c'est-à-dire, ma mère. Ma mère me « raconte » tellement que, quand j'étais petite, j'avais le sentiment d'avoir une double enfance ! Je n'ai jamais su si c'était mon enfance ou celle de ma mère. Je revivais, en un conte de fées réel, l'enfance de ma mère comme la mienne. Cela m'a permis de remonter comme témoin jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, en pouvant me reporter historiquement à la façon dont un sujet aura vécu la première guerre mondiale, la transformation complète de l'Europe, la disparition d'empires (à travers ma grand-mère). J'ai besoin de ça. Autrement, je fabriquerai et je n'aurais pas les éléments concrets dont j'ai besoin pour étayer mes textes, exactement comme pour le théâtre. Ce que je garde vivant n'a presque pas d'âge.

**Paradoxalement, dans votre cas, l'oralité a une importance très grande, professionnellement – vous enseignez, vous commentez oralement ce que vous vivez et ce que vous lisez, vous**

**écrivez des pièces pour le Théâtre du Soleil – et familialement, d'une manière exceptionnelle chez un écrivain. Et pourtant votre œuvre est un hymne d'amour à l'écrit.**

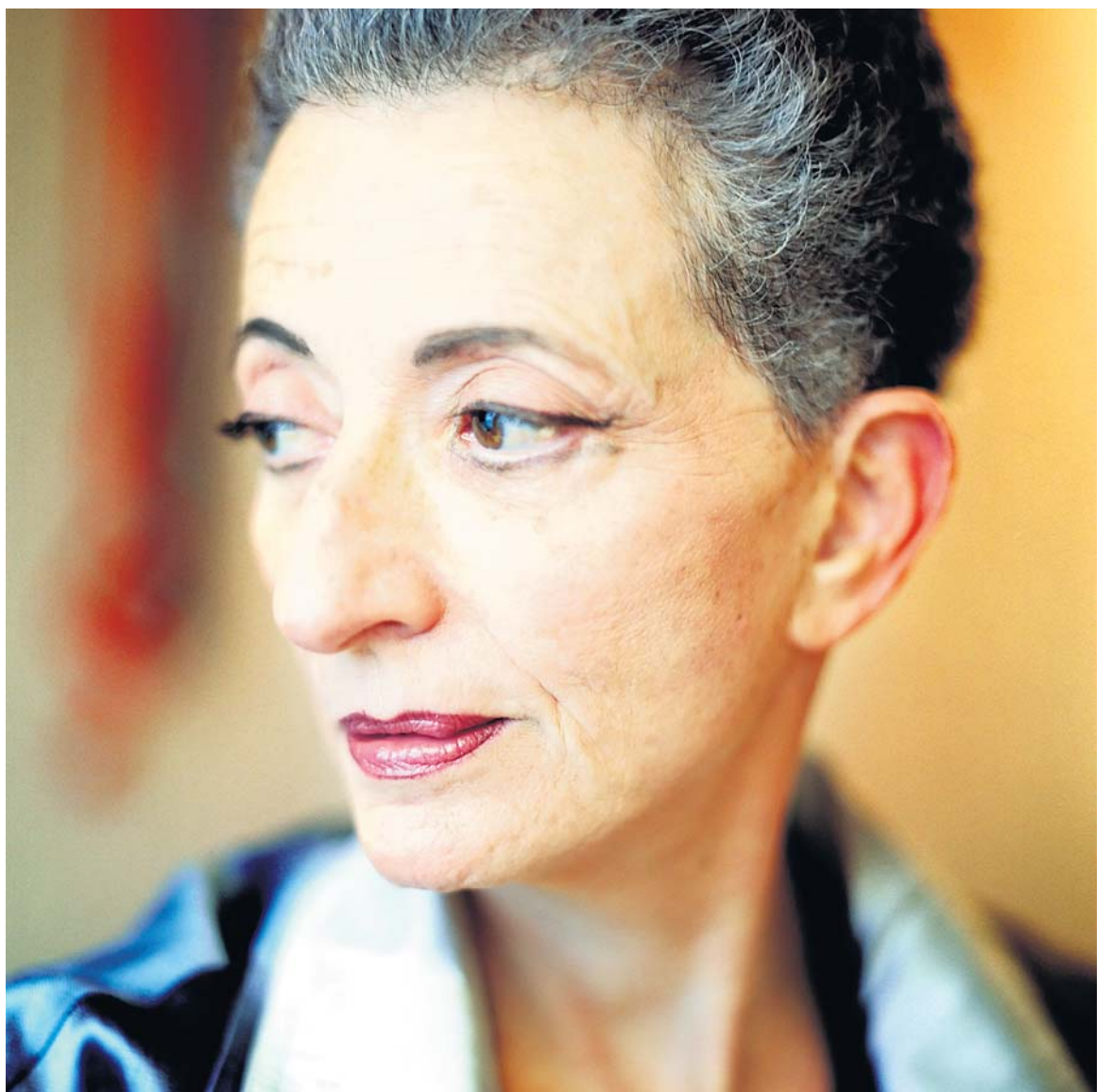
Cela pourrait passer pour un paradoxe, mais ça ne l'est pas. Quand je donne la parole à d'autres ou (insuffisamment à mon goût, mais je ne peux pas faire plus) à ma mère, mon bonheur (il ne s'agit pas seulement d'un bonheur terrestre) est de m'appliquer à entendre le secret des langues. Chacun d'entre nous parle en français et, à l'intérieur du français, dans son propre idiome. Pour les auteurs reconnus comme des maîtres de la langue, on forge des adjectifs, comme rimbaldien, balzacien, proustien, mais pour les êtres humains en général, on ne va pas jusque-là. Pourtant beaucoup d'entre nous ont un idiome et j'y suis très sensible. Cet idiome est à la fois vocalisé, musicalisé et aussi sémantique : chaque personne un peu riche dans l'âme a son vaste jardin de mots, de phonétique aussi. De temps à autre, j'entends quelque chose dans la langue de l'autre, dans l'idiolecte, je perçois cette qualité poétique. Ce n'est pas toujours facile. C'était facile avec Derrida et vice versa. Lorsque nous parlions, j'entendais le « poétique philosophique ». Je le relevais. Nous jouions à ça.

**Votre œuvre est parcourue d'événements très violents. Est-ce que vous vous êtes posé la question : y aurait-il un événement si violent qu'il empêche l'écriture et la vie ?**

Si, bien sûr que j'y pense. Mais je crois que ce qui paralyserait l'écriture, ce ne pourrait être que le ligotage, l'arrêt du sujet à l'intérieur du sujet. Cela peut arriver quand on est atteint dans ses forces vives. Et je me dis très humblement que c'est la maladie, la vraie maladie, celle du corps, qui introduit un étran-

### Le « ton » Cixous

Au cours du bel hommage qu'elle rend à Hélène Cixous dans le portfolio publié par le ministère des affaires étrangères (*Hélène Cixous*, éd. ADPF, 50 p., 45 €.), Mireille Calle-Gruber fait remonter à leur dialogue, *Photos de racines* (éd. Des Femmes, 1994), le tournant autobiographique de son œuvre. *Osnabrück, Or. Les lettres de mon père, Le jour où je n'étais pas là* se succéderont, où des événements familiaux permettent d'approfondir la réflexion sur l'écriture. Lire, écrire, parler, se souvenir s'entrelacent dans une œuvre aussi intense sur le plan conceptuel que légère sur le plan de la narration. Cette particularité du « ton Cixous » s'affirme, sans renoncement aux partis pris des premières publications, sous le signe de Joyce. Dans *L'Amour même dans la boîte aux lettres* (Galilée, 208 p., 28 €), l'écrivain évoque une passion clandestine où deux amants se retrouvent rue Olivier-de-Serres. Le lieu est symbolique, la rencontre charnelle, les mots échangés porteurs d'un sens qui dépasse la situation psychologique. On est sur la scène de la littérature, telle que Cixous aime à la jouer, avec des effets de réel, des envolées oniriques, un besoin d'exposition, d'aveu, d'émotion présents aussi dans l'album de photos de Roni Horn (*Index Cixous*, éd. Steidl, 116 p., 22,50 €).



Hélène Cixous, décembre 2005. LÉA CRESPI POUR « LE MONDE »

ger ennemi et méconnaissable, qui peut dérober, étrangler la force vitale de l'écriture. Moi, je peux en porter le témoignage malheureux. Lorsqu'il y a cette interruption, l'écriture est mise en souffrance. Mais si la maladie est levée, comme on lève un écrivain, l'écriture reprend. Je ne parle pas des moments d'impuissance, liés à une détresse psychique, à une dépression. Car il y a des situations où l'on ne peut pas écrire : la déportation, tout ce qui est « déportation du moi ». Dès qu'il y a une activité, il y a possibilité d'écrire. C'est une réponse à la violence. Dans les camps mêmes. L'exercice de la littérature ne rend pas heureux, mais elle suspend la mort, tant qu'elle se manifeste. C'est ce que Blanchot appelait l'« arrêt de mort ». Elle arrête la mort par la vie. De même, lorsque l'on rêve, toute douleur est suspendue. Elle vous attend. De même, lorsque l'on se réveille de la littérature, la douleur vous attend.

**Vous êtes-vous posé ces deux questions : est-ce que j'ai la capacité d'écrire ce que je veux écrire et est-ce que j'ai le droit d'écrire ce que j'écris ?**

Oui, tout le temps. Le droit, tout le temps. C'est un débat intérieur et explicite. Je ne peux que plaider littérature, fiction. C'est au-delà du droit, si c'est fiction. Cela se passe au-delà de toutes les assignations à dire la vérité. Ce qui est vérité-mensonge est déplacé par la littérature. La littérature, c'est le déplacement même. Ce n'est ni vrai ni faux. Personne ne pourra le prouver. La littérature n'est pas appelée à rendre des comptes. Je fais constamment l'épreuve d'avoir un besoin et un désir d'avouer. Je voudrais avouer certaines choses, en suivant ce que j'ai découvert avec émerveillement quand j'étais petite, en lisant Dostoïevski. Si on pouvait avouer ses crimes ! On s'aperçoit que la littérature est piégée. Même dans la littérature de confession, l'inavouable est infini. On ne peut pas déposer l'inavouable dans un livre. C'est la grande illusion. Quand on a pratiqué suffisamment la littérature, on le sait. On pourra avouer tout ce qu'on voudra, l'inavouable demeure inavoué.

**Vous avez une pensée politique qui s'exprime en dehors de vos livres. Et là, la ligne de démarcation entre le bien et le mal ne peut pas être flottante.**

Mais elle n'est pas nette. On peut, en croyant faire du bien, faire du mal. En ce qui concerne la scène politique, finalement je sens que je ne suis d'aucun parti. Je suis du parti de l'écriture. Je ne peux pas imaginer adhérer à un dogme, ça me fait horreur. C'est la sphère des rapports de forces. Mais si je n'ai pas de parti, j'ai des principes, très simples. Faire le moins de mal possible et le moins mal possible, aussi bien en littérature que dans la société, dans l'espace citoyen. Je n'ai qu'une ligne à suivre, mais elle est très difficile à suivre. C'est pourquoi je suis très mal à l'aise dans l'action, parce qu'il faut toujours trancher entre oui et non. Toujours dans des situations binaires. En politique, c'est toujours cela. Même chose dans la sexualité. Quand je remplis mon visa pour les Etats-Unis, on me demande : mâle ou femelle ? Et zut à la fin ! Heureusement qu'en anglais le mot *female* contient le mot *male*, il y a les deux en même temps. Ça va, je veux bien écrire *female*. Je détesterais écrire *male*, parce qu'il y aurait la moitié en moins. Disons que, chaque fois que ça se dichotomise

« En ce qui concerne la scène politique, finalement, je sens que je ne suis d'aucun parti. Je suis du parti de l'écriture. Je ne peux pas imaginer adhérer à un dogme, ça me fait horreur. (...) Mais, si je n'ai pas de parti, j'ai des principes, très simples. Faire le moins de mal possible et le moins mal possible, aussi bien en littérature que dans la société, dans l'espace citoyen. »

de cette manière, je suis épouvantée. Comme lorsque je dois voter. Le mot élection est un mot trompeur, parce que justement on n'« élit » jamais. On choisit entre deux possibilités, ce qui n'a rien à voir avec l'élection qui devrait être de choisir entre d'innombrables possibilités. C'est une obligation de mentir, qui est une obligation citoyenne. Ce n'est pas de l'hypocrisie. Je me vois faire et je me dis que je ne peux pas faire autrement, parce que je ne veux pas m'abstenir. Ce sont les apories de la vie citoyenne. Je n'ai jamais cela en littérature. Il n'y a pas de « binarisme ». A cette question qui hante tous mes textes : « *Sommes-nous dehors, sommes-nous dedans ?* », je ne veux pas répondre.

**Comment voyez-vous la menace de la folie qui vous a visitée ?**

Je me dépêche de fuir quand je la revois : il n'y a rien de plus terrifiant. Folie et terreur, c'est la même chose. C'est comme si je perdais de vue la raison de la vie. Pourquoi vivre ? La vie apparaît alors comme sur le pas de la mort. C'est une tentation qui se produit quand la mort, dans ce combat incessant avec l'ange, a raison de la vie. On laisse alors tomber les clés de la vie. C'est une chute, terrifiante. C'est une cavité qui se creuse dans le moi, mais qui, en général, est causée par un accident. Je ne parle pas des folies qui condamnent à l'asile, qu'on ne peut pas diagnostiquer ni soigner, puisqu'on ne sait pas quelle est la part chimique, biologique. Je parle ici de ce qui peut nous frôler et qui peut se résoudre sous des formes atténuées, comme des névroses. Je m'abandonne, moi abandonne je. Franchement, je ne tiens pas du tout à séjourner dans ces parages-là ! Mais, quand ça vous tombe dessus, on perd les commandes. En général, je ne crois pas avoir moi-même les clés. Il m'arrive de les confier à d'autres, comme dans l'amour. Ou dans la mort de l'autre. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
RENÉ DE CECCATTY

*Vies et Légendes  
de quatre courtisanes  
sous le Second Empire  
à Paris*